MISSION
DE FRANCE

Lettre aux Communautés

LAC



« I have a dream »

« Tout est couleur »

Face au défi du racisme
recréer le politique

La Bible est-elle raciste ?

12,50 €

N° 322 | Juillet - Septembre 2024

Lettre aux Communautés

LAC

La *Lettre aux communautés,* revue trimestrielle de la Communauté Mission de France, est un lieu d'échanges et de communication entre les équipes et tous ceux, laïcs, prêtres, diacres, religieux et religieuses, qui sont engagés dans la recherche missionnaire de l'Église, en France et en d'autres pays.

Elle porte une attention particulière aux diverses mutations qui, aujourd'hui, transforment les données de la vie des hommes et la carte du monde. Elle veut contribuer aux dialogues d'Église à Église en sorte que l'Évangile ne demeure pas sous le boisseau à l'heure de la rencontre des civilisations.

Les documents qu'elle publie sont d'origines diverses : témoignages personnels, travaux d'équipe ou de groupe, études théologiques, réflexions sur les événements… Toutes ces contributions procèdent d'une même volonté de confrontation loyale avec les situations et les courants de pensée qui interpellent notre foi.

Elles veulent être une participation active à l'effort qui mobilise aujourd'hui le peuple de Dieu pour comprendre, vivre et annoncer que la foi au Christ donne sens à l'avenir de l'homme. ■

Communauté Mission de France

Sommaire

5 | ÉDITORIAL
« I HAVE A DREAM »
Christophe Roucou

10 | FACE AU DÉFI DU RACISME, RECRÉER LE POLITIQUE
Alfredo Gomez-Muller

19 | « TOUT EST COULEUR »
Hervé Rouxel

25 | POUR DES IDENTITÉS OUVERTES !
Amin Maalouf

27 | ÉTRANGER EN FRANCE
Aristote Mangala

35 | VIVRE ENSEMBLE SUR LES BATEAUX
Guy Pasquier

38 | L'APRÈS-BABEL ?
Judicaël-Ulrich Boukanga Serpende

45 | ÉDOUARD GLISSANT ET LA REFONTE DE L'HUMANISME
Le legs de « ceux qui survécurent »
Loïc Céry

51 | UN VIRUS QUI MUTE ET SE DISSIMULE
Anne-Béatrice Faye

58 | EMBARQUÉS ENSEMBLE DANS NOTRE COMMUNE MAISON
Patrick Salaün

63 | UNE FAMILLE DANS LA DIVERSITÉ
Marie-Agnès et Séverin Pelletier

67 | DISCRIMINATIONS RACISTES EN ENTREPRISE
Paul Israël

72 | RABBIN EN DIALOGUE DANS LES QUARTIERS NORD DE MARSEILLE
Haïm Bendao

75 | LA BIBLE EST-ELLE RACISTE ?
Olivier Bourion

81 | LA DOCTRINE SOCIALE DE L'ÉGLISE FACE AU RACISME
Un enseignement récent mais ferme et constant
Christian Pian

88 | RÉSONANCES
Le prochain sans frontières
Dominique Fontaine

92 | UN LIVRE, UN AUTEUR
Olivier Mannoni, *Traduire Hitler,*
Bernard Michollet

Éditorial

« I have a dream »

Christophe Roucou

À l'automne 2023, lorsque nous avons choisi de consacrer un numéro de la *LAC* au racisme et à l'antisémitisme, nous étions marqués par la tragédie du 7 octobre en Israël et la catastrophe qui s'ensuivit pour les Palestiniens de Gaza. Mais nous ne pouvions pas imaginer ce qui se produit en France à l'heure où nous bouclons ce numéro de la revue : la montée en puissance de l'extrême droite en France et ce que cela peut entraîner, particulièrement pour la relation avec les « étrangers » dans l'Hexagone et bien au-delà !

L'humanité semblait s'être libérée du fléau du racisme et de l'antisémitisme grâce aux combats menés dans la seconde moitié du XX^{e} siècle, notamment par Martin Luther King et le mouvement des droits civiques aux États-Unis, dans les années 1960. On avait aussi vu la fin de l'apartheid en 1991 en Afrique du Sud, honorée par le prix Nobel de la paix donné conjointement à Nelson Mandela et Frederik De Klerk. Tout cela semblait l'aboutissement de décennies de transformation des mentalités dans le monde entier.

Nous devons pourtant nous rendre à l'évidence, ces événements, pour importants qu'ils furent, ne disent pas combien certains sentiments,

certaines idées, beaucoup de préjugés circulent encore dans les profondeurs des cultures. Le racisme, qui parfois ne dit pas son nom, est bien là. Il constitue un enjeu socio-politique de première envergure. Il ne peut rester un point aveugle de l'engagement des chrétiens et de leurs Églises : quel sursaut l'appel du Christ à l'amour universel est-il encore en mesure de produire ?

Dans ce numéro 322 de la *LAC*, nous souhaitons nommer et décrire ce mal qui gangrène les sociétés ou s'insinue dans leurs interstices jusqu'à en pervertir le fonctionnement ; le pape François le compare à « un virus qui mute et […] se dissimule » (*Fratelli tutti* 97). Nous souhaitons alimenter la réflexion sur ce sujet avec des articles d'analyse mais aussi en donnant la parole à des hommes et des femmes divers qui, au quotidien, mettent en œuvre le rêve que Martin Luther King avait énoncé dans son discours devant le Lincoln Memorial de Washington le 28 août 1963, « *I have a dream* » :

> « […] Je rêve qu'un jour sur les collines rousses de Géorgie les fils d'anciens esclaves et ceux d'anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.
> Je rêve qu'un jour, même l'État du Mississippi, un État où brûlent les feux de l'injustice et de l'oppression, sera transformé en une oasis de liberté et de justice.
> Je rêve que mes quatre petits-enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur la valeur de leur caractère. Je fais aujourd'hui un rêve ! […] »

Le discours du pasteur baptiste Martin Luther King était complètement inspiré par la foi chrétienne qui l'animait, actualisant la parole des prophètes de la Bible dans le contexte de la séparation entre Noirs et Blancs, le quotidien de la vie des Américains. C'était il y a 60 ans.

Aujourd'hui, comment les Églises peuvent-elles exprimer cette même parole prophétique ? Comment penser aujourd'hui l'universel humain indissociablement lié pour nous au salut en Jésus-Christ ? Comment dire la parole de Paul : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme ; car tous vous êtes un en Jésus-Christ » (*Galates* 3, 28) ?

Nous sommes convoqués à une double tâche : comment penser l'universel humain aujourd'hui et comment mettre en œuvre au quotidien, mais aussi dans le champ politique, entre peuples et cultures, une relation à l'autre qui ne soit pas marquée par la peur et le refus mais par l'appartenance à une commune humanité et la conviction d'un enrichissement mutuel ?

Ce numéro s'ouvre sur plusieurs contributions à la réflexion, à commencer par celle d'Alfredo Gomez-Muller montrant comment, au-delà des préjugés, le racisme a des racines dans une conception ethnocentrique du monde, développée dans l'histoire et qui nie l'altérité de l'autre. Puis Judicaël Boukanga réfléchit théologiquement sur l'après-Babel, appelant, après la colonisation, à un nouvel humanisme et plaçant la fraternité comme horizon et comme impératif. Loïc Céry présente alors la pensée d'Édouard Glissant, romancier, poète et philosophe martiniquais, pensée puissante nourrie de l'expérience de l'esclavage. Celui-ci propose une mise en relation des différents univers dans ce qu'il nomme le « Tout-Monde » : « Je peux changer en échangeant avec l'autre, sans me perdre et sans me dénaturer. » L'enjeu est de reformuler un universel vraiment humain. Enfin, la précision de la pensée de Béatrice Faye constitue un point d'étape.

En écho à cette réflexion, plusieurs partagent leurs expériences de la mise en œuvre, parfois difficile, du rêve de Martin Luther King. Hervé

Rouxel voit des germes d'espérance dans ce qui peut se construire ensemble avec des jeunes de banlieue où « tout est couleur ». Aristote Mangala partage son choc devant le racisme en arrivant en France mais propose aussi des conseils à ses frères migrants. Guy Pasquier témoigne de la fraternisation de marins contraints en mer de naviguer ensemble, même si les uns sont russes et les autres ukrainiens. En terre de Bretagne, Patrick Salaün témoigne de l'importance de l'écoute quand il s'agit au quotidien de partager une maison commune alors que les cultures d'origine sont très différentes mais avec la conviction que « nous avons à recevoir les uns des autres ».

La famille Pelletier témoigne d'un itinéraire sur trois continents où racisme et hospitalité se conjuguent de manière bien différente et où une qualité d'humanité peut rendre possible ce qui ne le semblait pas ; tandis que Paul Israël témoigne de son accompagnement de personnes victimes de discriminations racistes dans leur entreprise et combien le combat est difficile. Pour faire tomber l'antisémitisme et ses préjugés, quel autre chemin que celui pris par le rabbin Haïm Bendaho dialoguant avec tous, dans les quartiers nord de Marseille ?

Pour mener une réflexion chrétienne, il importe de revenir à nos sources tant scripturaires qu'ecclésiales. Olivier Bourion, en se demandant quelle est la place de l'étranger dans les deux Testaments, invite à se situer dans une problématique de l'hospitalité. Quant à Christian Pian, il souligne combien l'enseignement social de l'Église rejetant l'antisémitisme puis le racisme est récent mais clair, ferme et constant depuis le concile Vatican II. Avec François, cet enseignement s'inscrit sur l'horizon de la fraternité tant développée dans les pages de *Fratelli tutti,* citées en « Résonances ».

Enfin « Un livre, un auteur » nous fait découvrir le danger de la confusion introduite volontairement dans le discours politique, en l'occurrence celui de Hitler pervertissant la langue allemande et entraînant les lecteurs de *Mein Kampf* dans un « bourbier » idéologique.

Combattre toute forme de racisme et d'antisémitisme s'appuie pour nous sur la fraternité constitutive de notre foi, ainsi formulée au tout début de la déclaration commune du pape François et de l'imam Ahmad Al-Tayyeb : « La foi amène le croyant à voir dans l'autre un frère à soutenir et à aimer [1]. »

Pour dessiner l'horizon de la fraternité et dire le commun d'humanité qui nous permette d'échanger au cœur même de nos différences, rejetant toute discrimination ou supériorité, le dialogue des humanistes, et tout simplement des humains, est à poursuivre. ■



Prochain thème abordé :
LAC 323 : Une Église du lavement des pieds

1. *Document sur la fraternité humaine pour la paix mondiale et la coexistence commune*, Abou Dabi, 4 février 2019.

Face au défi du racisme, recréer le politique

Alfredo Gomez-Muller

Dans un texte écrit voici plus d'un demi-siècle déjà, l'anthropologue et ethnologue français Claude Lévi-Strauss notait : « Rien n'indique que les préjugés raciaux diminuent, et tout laisse à penser qu'après de brèves accalmies locales, ils resurgissent ailleurs avec une intensité accrue[1]. » (*Race et culture*, 1971) Après avoir évoqué l'issue « pour le moins incertaine » du combat contre le racisme, il concluait l'ouvrage en affirmant que « la voie où les hommes sont présentement engagés accumule des tensions telles que les haines raciales offrent une bien pauvre image du régime d'intolérance exacerbée qui risque de s'instaurer demain, sans même que les différences ethniques doivent lui servir de prétexte » (p. 173).

Aujourd'hui, alors que la Méditerranée est devenue un cimetière pour des dizaines de milliers d'immigrés, que les rescapés de la mer sont enfermés dans des prisons locales ou délocalisées, que se dressent partout des murs pour empêcher l'arrivée d'hommes et de femmes qu'on juge « indésirables », que des victimes d'anciens génocides deviennent des génocidaires au vu et au su de toute la planète, que « l'horreur économique »[2] condamne la majorité des humains à l'extrême pauvreté et impose à l'ensemble de l'humanité

1. Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire. Race et culture,* Paris, Albin Michel/éd. UNESCO, 2005, p. 16 [1res éd. resp. 1952 et 1971].
2. Viviane Forrester, *L'horreur économique*, Paris, Fayard, 1996.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Alfredo Gomez-Muller est professeur émérite à l'université de Tours.

la dévastation des écosystèmes, il semble que ce lendemain redouté par Lévi-Strauss soit bien arrivé.

Le message que Lévi-Strauss adressait à notre génération, à la fin de ce texte, s'achevait par les paroles suivantes : « Pour circonvenir ces périls, (…) il faut nous persuader que leurs causes sont beaucoup plus profondes que celles simplement imputables à l'ignorance et aux préjugés : nous ne pouvons mettre notre espérance que dans un changement du cours de l'histoire. » (p. 173) Puisque nous faisons tous partie d'une manière ou d'une autre du cours de cette histoire, reprenons, un peu à la Sisyphe, la question du racisme et essayons de garder ouverte cette espérance.

Racisme, « race », altérité

Prenons tout d'abord un appui, d'apparence modeste et fragile, pour commencer à remonter la question du racisme : les dictionnaires de la langue, qui enregistrent en quelque sorte la vie des mots par lesquels une société signifie ses rapports avec le monde. D'entrée de jeu, une rapide exploration de l'univers lexicologique laisse entrevoir un flou sémantique qui pourrait nous renseigner sur la généalogie culturelle du racisme. Ce flou concerne l'« objet » du racisme, le ce-sur-quoi il porte. Comme le suggère déjà le mot racisme, cet objet ne serait autre que la « race », ce que confirme la première acception du mot : « Idéologie postulant une hiérarchie des races » (*Le Robert*), « Ensemble de doctrines selon lesquelles les (…) races, principalement distinguées les unes des autres par leur apparence physique, seraient dotées de facultés intellectuelles et morales inégales » (Académie française).

Or de nombreux dictionnaires présentent une deuxième acception de racisme qui ne concerne pas les races en particulier : « Hostilité violente envers un groupe humain », selon *Le Robert* en ligne, qui évoque comme exemples le « racisme » envers les femmes et les homosexuels, tandis que d'autres dictionnaires mentionnent le « racisme » anti-jeunes (*Larousse* en ligne), le « racisme » anti-ouvriers, etc. Dans tous ces usages du mot, l'objet du racisme n'est pas défini par la race mais par l'être-autre, par son altérité.

Car le « racisme » anti-femmes ou anti-jeunes n'émane pas *a priori* des femmes ou des jeunes, mais plutôt de certains individus pour qui la femme ou le jeune apparaît comme l'Autre ou, plus précisément, qui posent l'Autre comme l'opposé. Ce que le « raciste » anti-femmes rejette n'est pas tel ou tel aspect assimilé au genre féminin, mais le féminin comme Autre ; son rejet de ce qu'il considère être des caractéristiques de l'être-féminin découle de son refus du genre qui est Autre.

Mais l'Autre n'est pas seulement l'« objet » du « racisme » compris au sens large ; il semble être également l'« objet » du « racisme » au sens strict (référé à l'idée de race) d'après l'Académie française. En effet, ayant indiqué le sens premier qui renvoie à l'idée de race, l'Académie enregistre aussi un usage « par extension » qui porte finalement sur l'altérité : « Préjugé hostile, méprisant à l'égard des personnes appartenant à d'autres races, à d'autres ethnies. » Ici, ce qui est rejeté par le raciste est la race-Autre. Son refus de la « race » qui est Autre détermine son hostilité à l'égard de tel ou tel aspect particulier de cette race-Autre. Vraisemblablement, « l'objet » originaire de l'hostilité « raciste » n'est pas le « racial » mais l'altérité. Le racisme ne serait donc qu'une forme spécifique de l'ethnocentrisme.

LE RACISME NE SERAIT DONC QU'UNE FORME SPÉCIFIQUE DE L'ETHNOCENTRISME.

À partir de cette indication fournie par les dictionnaires de la langue, prenons à présent un autre point d'appui dans l'histoire des idées. Au cours de la célèbre « controverse de Valladolid »[3] de 1550, le théologien Juan Ginés de Sepúlveda évoque, contre le dominicain Las Casas, les raisons suivantes pour justifier la guerre contre les « Indiens » du continent que les Européens sont en train d'envahir : les « Indiens » ne connaissent pas la propriété privée ni l'écriture, n'ont pas de lois, ne possèdent ni science ni religion, n'érigent pas de monuments qui soient témoins de leur histoire ; s'ils bâtissent des

3. À propos de cette controverse, nous renvoyons à notre étude : « La question de la légitimité de la conquête de l'Amérique : Las Casas et Sepúlveda », *Les Temps modernes*, n° 538, mai 1991, p. 1-19.

maisons et vivent de manière tant soit peu rationnelle, c'est « seulement pour démontrer qu'ils ne sont pas des ours, ni des singes, et qu'ils ne sont pas totalement dépourvus de raison »[4].

Ce genre de propos, qui foisonnent dans les écrits de nombreux chroniqueurs espagnols de l'époque, ont pu être qualifiés de « racistes » : c'est le cas, par exemple, de l'*Encyclopédie Universalis* qui note sur sa page web que Sepúlveda doit en partie sa « notoriété » à « la virulence de son racisme à l'encontre des Indiens ». Pourtant, le discours de Sepúlveda n'évoque nulle part la couleur de leur peau, ni la forme de leurs yeux ou l'aspect de leurs cheveux, c'est-à-dire leur « apparence physique ». En revanche, il énumère une série de caractères qui sont définis par la négation : pas de propriété privée, pas de lois, pas de science, etc. De fait, les habitants de l'« Amérique » n'ont pas de lois parce qu'ils n'ont pas les mêmes lois qu'en Europe ; ils sont dépourvus de « science » parce qu'ils ont une autre conception de la science ; ils ne connaissent pas la propriété privée qui s'étend en Europe, car ils ont une autre conception de la « propriété » ou plus précisément du rapport des humains avec les choses. Plus tard on dira : ils sont privés de culture, car l'on croit qu'il n'existe qu'une seule culture, celle de l'Europe. La raison essentielle de l'« infériorité » des « Indiens » réside dans le fait qu'ils vivent, parlent, bâtissent, s'organisent, croient, aiment et font la guerre autrement que les Européens. L'être « naturellement » inférieur, c'est l'Autre.

L'ÊTRE « NATURELLEMENT » INFÉRIEUR, C'EST L'AUTRE.

La racine ethnocentrique

Si les propos de Sepúlveda ne relèvent pas du racisme au sens strict, ils appartiennent en revanche, très nettement, au registre de l'ethnocentrisme – tel qu'il est analysé, par exemple, par Lévi-Strauss dans *Race et histoire* (1952). À l'époque de Sepúlveda l'ethnocentrisme était dit avec des mots qui font

4. Juan Ginés de Sepúlveda, *Tratado sobre las justas causas de la guerra contra los indios* [vers 1547], Mexico, F.C.E., 1986, p. 105*sq* ; 133-135.

couple : *civilisation* et *barbarie,* ou encore *civilisation* et *sauvagerie.* « L'attitude la plus ancienne (…) consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles (…) qui sont les plus éloignées de celles auxquelles nous nous identifions. […] Ainsi l'Antiquité confondait-elle tout ce qui ne participait pas de la culture grecque (puis gréco-romaine) sous le même nom de barbare ; la civilisation occidentale a ensuite utilisé le terme de sauvage dans le même sens. » (*Race et histoire*, p. 43) En fait, la « civilisation occidentale » n'a pas remplacé le mot barbare par le terme sauvage ; elle les a utilisés ensemble, tantôt comme équivalents, tantôt pour signifier des degrés d'éloignement de cette « civilisation ». Plus précisément, elle a inventé le mot de civilisation comme dispositif d'infériorisation de l'Autre, posé comme non civilisé, barbare ou sauvage.

Elle a inventé le mot de civilisation comme dispositif d'infériorisation de l'Autre.

Apparu dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, le substantif civilisation explicite et systématise la signification ethno-culturelle qui était déjà présente au siècle précédent dans l'usage du verbe civiliser et des adjectifs qui en dérivent. Dans son acception politique, civiliser (rendre civil, policé) s'appliquait à des peuples que l'on considérait dépourvus de lois et d'institutions, notamment les peuples non européens. Ainsi, le *Dictionnaire universel* de Furetière (1690) propose, pour illustrer le sens du mot ancien police, l'exemple suivant : « Les sauvages de l'Amérique n'avaient ni lois ni police quand on en fit la découverte. » Mais, plus généralement, le sauvage est caractérisé comme un être qui se trouve en dehors de la culture entendue comme production humaine en général. Descartes dit implicitement en 1637 que les « barbares » et les « sauvages » sont privés de raison[5], tandis que Furetière affirme que les peuples dépourvus de police vivent « comme des bêtes ». Malgré le demi-siècle qui les sépare, les textes du philosophe et du lexicographe partagent la même caractérisation de la non-humanité ou de l'humanité déficiente des peuples sauvages, demi-sauvages ou barbares, bref non civilisés.

5. René Descartes, *Discours de la méthode*, suivi des *Méditations*, Verviers, Marabout Université, 1974, p. 41.

Avec l'apparition presque simultanée des substantifs *civilisation* et *civilization* dans les deux langues principales des puissances coloniales de l'époque, l'ontologie sous-jacente à la dichotomie civilisé/barbare acquiert un caractère pleinement explicite. Elle ne concerne plus seulement certains domaines de la culture, mais la totalité de la culture au sens anthropologique du terme. Elle devient explicite au sens où le concept de civilisation « exprime la conscience de soi de l'Occident » [6], une sorte de « conscience nationale » invariablement associée à la production d'un statut hiérarchique de « supériorité » de la « société occidentale » par rapport aux sociétés plus « anciennes ». Avec le concept de civilisation l'ethnocentrisme « occidental » devient en quelque sorte conscient de lui-même et, plus encore, devient une représentation du monde qui est revendiquée comme Vérité de l'existence humaine. Car la « civilisation » se présente comme le Modèle absolu vers lequel doit s'orienter l'humanité dans son ensemble à travers une certaine administration du temps et de la vie qu'on nomme le Progrès.

La « civilisation » se présente comme le Modèle absolu vers lequel doit s'orienter l'humanité.

La fabrication « scientifique » du racisme

Aux XVIII[e] et XIX[e] siècles, cette revendication de Vérité de l'ethnocentrisme occidental est articulée par la plupart des idéologues de la « civilisation » dans le langage du nouveau régime de vérité introduit par la science moderne. De cette articulation est issu le racisme au sens « strict », qui est à proprement parler une invention de l'Europe moderne. En se référant aux descriptions, mesures et classifications que l'anatomie comparée commence à établir au XVIII[e] siècle et qu'elle rapporte à la « théorie des climats », on réinterprète la notion ancienne de « race » pour lui assigner une signification purement biologique, et on intègre à l'idée de progrès la signification d'une évolution biologique vers des formes « supérieures » d'humanité qui sont représentées comme civilisation et identifiées à l'humanité « occidentale ». Telle est la

6. Norbert Elias, *Über den Prozess der Zivilisation : soziogenetische und psychogenetische Untersuchungen. Erster Band. Wandlungen des Verhaltens in den weltlichen Oberschichten des Abendlandes,* Frankfurt am Main, Suhrkamp, 1981, p. 1-2.

base de l'« anthropologie » d'auteurs comme Buffon, Cuvier, de Paw et Camper, laquelle se prolongera plus tard dans le « darwinisme social » de Letourneau et de Royer. Le sens de cette réinterprétation proprement raciste de l'ethnocentrisme « occidental » apparaît assez clairement dans un texte de 1808 rédigé par un *criollo* ou « Espagnol d'Amérique », reconnu comme « savant » *ilustrado* et grand admirateur de Petrus Camper et de Georges Cuvier :

> « L'angle de Camper, si célèbre parmi les naturalistes, réunit quasi toutes les qualités morales et intellectuelles de l'individu. Chez l'Européen il est de 85°, et chez l'Africain de 70°. Quelle différence entre ces deux races du genre humain ! Les arts, les sciences, l'humanité, l'empire sur la terre sont l'apanage de la première ; la stupidité, la barbarie [et] l'ignorance, de la seconde. Le climat qui a formé cet angle important, le climat qui a dilaté ou comprimé le crâne, a également dilaté et comprimé les facultés de l'âme et la morale[7]. »

LES DISCOURS « ANTHROPOLOGIQUES » DE CES AUTEURS ET DE NOMBREUX AUTRES « SAVANTS » DES « LUMIÈRES » SE TROUVENT À L'ORIGINE DES PREMIÈRES « THÉORIES » MODERNES DU « RACISME ».

Quelle que puisse être par ailleurs leur contribution à une certaine science, les discours « anthropologiques » de ces auteurs et de nombreux autres « savants » des « Lumières » se trouvent à l'origine des premières « théories » modernes du « racisme », qui reproduisent sous des formes discursives nouvelles le geste fondamental définissant l'ethnocentrisme traditionnel qui, est-il nécessaire de le souligner, n'est pas l'apanage de l'« Occident ».

L'antipolitique raciste, l'acte politique de Las Casas

L'aspect le plus immédiatement caractéristique de ce geste est la négation de toute égalité entre le Même (qui peut être un Moi ou un Nous) et l'Autre. Le

7. Francisco José de Caldas, *Del influjo del clima sobre los seres organizados,* Bogotá, Imprenta Nacional, 1966, p. 86 (traduction AGM).

geste ethnocentrique/raciste produit de l'inégalité au moyen d'une hiérarchisation par laquelle le Même se pose soi-même comme « supérieur » et pose l'Autre comme « inférieur ». Or cet aspect social immédiatement visible du geste ethnocentrique recèle un autre aspect habituellement moins évident : *l'effacement de l'altérité comme telle* et, corrélativement, le rétrécissement du monde du Même.

Il s'agit d'un aspect « ontologique » dont on peut cependant suggérer les enjeux très concrets en posant par exemple la question : les envahisseurs européens du XVI[e] siècle ont-ils effectivement rencontré des « Indiens » en « Amérique » ? Pour cela, il aurait fallu d'abord qu'il y eût des « Indiens » dans ce continent dit « nouveau ». Or, en « Amérique » il n'y avait pas d'« Indiens », il y avait bien des Kunas, des Taïnos, des Mayas, des Muiscas, des Sioux, des Mexicas, des Incas, etc., mais pas d'Indiens, un terme colonial imposé par les envahisseurs. L'appellation coloniale *Indien* est assez révélatrice d'une certaine incapacité de rencontrer l'Autre en tant qu'autre, ou autrement que non-européen. Cet effacement de l'altérité en tant que telle, qui semble correspondre au rapport « allergique » avec l'Autre décrit par Levinas[8], va de pair avec un rapport à soi-même qui peut être désigné par un mot castillan intraduisible en français, *ensimismamiento*, qui dit à la fois une forme de repli de soi-même sur soi-même (*en sí mismo*) et une forme d'aliénation et de délire. Et, dans la mesure où le politique peut être compris d'abord comme l'espace de configuration des relations entre les uns et les autres, l'*ensimismamiento* ethnocentrique/raciste est en quelque sorte un acte antipolitique, c'est-à-dire négateur de la pluralité constitutive du politique.

L'APPELLATION COLONIALE *INDIEN* EST ASSEZ RÉVÉLATRICE D'UNE CERTAINE INCAPACITÉ DE RENCONTRER L'AUTRE EN TANT QU'AUTRE.

Dès lors, la réponse possible au défi de l'ethnocentrisme/racisme doit être politique au sens fondamental du terme. À distance de la compréhension

8. Emmanuel Levinas, *Totalité et Infini. Essai sur l'extériorité,* La Haye, Nijhoff, 1980, p. 22.

habituelle du mot « politique » comme logique du pouvoir-domination, le politique qui configure nos relations des uns avec les autres se joue quotidiennement dans les actions créatrices d'égalité et de reconnaissance de l'altérité des uns et des autres, faisant émerger une culture nouvelle et donc des formes spécifiques de socialité, d'économie, de politique, de justice et de partage, de fraternité et de liberté, de croyances et de savoirs, etc. Par-delà les discours bien intentionnés, la réponse politique au racisme s'inscrit dans le « cours de l'histoire », c'est-à-dire d'une histoire que font les humains « dans des circonstances données et héritées du passé » (Marx). À la manière de Las Casas, témoignage d'une politique de décentrement du Même, qui, cinq siècles après, continue de nourrir l'espérance évoquée par Lévi-Strauss. ■

« Tout est couleur »

Hervé Rouxel

Le début de ce vers de Blaise Cendrars (« Tout est couleur mouvement explosion lumière ») me semble un bon résumé de la question du racisme du côté des quartiers de banlieue d'aujourd'hui, au moins de ce que j'ai pu en apercevoir. J'ai eu l'impression, en débarquant en banlieue parisienne il y a quelques années, de passer d'un monde en « noir et blanc » (en *gwen ha du*, comme on dit en Bretagne pour appeler le drapeau « national »…) à un monde bien colorisé, comme ces vieux films qui s'offrent une deuxième jeunesse. Je peux me tromper, mais j'ai l'impression que de « l'autre côté du périph' », on préfère ne pas trop parler couleur de peur de sembler discriminer ou catégoriser, ou alors on euphémise au maximum : « une personne "d'origine"… » À l'inverse, dans ce que j'ai pu découvrir parmi ceux qui sont riches de toutes les origines imaginables de ce côté du fameux « périph' », la couleur de chacun revient sans cesse au premier plan : « Il est "noir charbon" » ; « Elle est "bleue" (noir foncé, si on peut dire…) » ; « Tu parles comme un "blanc" ou un "babtou" (pas la peine de traduire…) »… sans parler de tous les « négro », « chabin », « rebeu » et autre teintes pas franchement pastels… bien souvent attribuées par des proches de la même pigmentation !

De « l'autre côté du périph' », on préfère ne pas trop parler couleur de peur de sembler discriminer ou catégoriser.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Hervé est enseignant à Saint-Denis auprès d'adolescents qui rencontrent des problèmes de comportement. Il fait partie d'une équipe pastorale en Seine-St-Denis (Pierrefitte-Stains). Il fait aussi partie de l'équipe Mission de France de Gennevilliers. C'est dans cette ville qu'il a pu découvrir les réalités qu'il évoque dans son article.

Le défi du *bridging capital*

Je ne sais pas si le mélange de toutes ces couleurs dans ces quartiers bien pourvus a contribué à forcer le trait ou s'il y a une différence culturelle de fond (ou si c'est « les deux, mon capitaine »…), mais je trouve que ce côté « fauviste » qui m'avait frappé il y a déjà quelques années n'a fait que s'accentuer depuis ; sans parler de toutes les allusions aux « racisés » dans d'autres milieux moins au ras du bitume, les remous d'outre-Atlantique autour des tensions multiethniques semblant avoir elles aussi favorisé cette évolution. C'est ce qui semble paradoxal : on pourrait penser que le voisinage au long cours entre humains d'origines différentes pourrait niveler ces fameuses différences, alors qu'il semble au contraire les exacerber. Des théories justement d'outre-Atlantique (d'un certain Putman, prof à Harvard) prétendent en ce sens que notre *bridging capital*, notre capacité à construire des ponts vers ceux qui ne nous ressemblent pas, dépend de notre *bonding capital*, de la solidité du lien avec ceux qui nous ressembleraient davantage et de la stabilité qui s'ensuivrait…

On pourrait penser que le voisinage au long cours entre humains d'origines différentes pourrait niveler ces fameuses différences, alors qu'il semble au contraire les exacerber.

Je ne sais pas si c'est aussi automatique, mais malgré tout il est frappant de voir que plus on monte dans l'échelle sociale, plus on semble à l'aise pour évoluer au milieu de personnes « différentes ». Des jeunes que nous avons fréquentés durant leurs vertes années en « uniforme de quartier » nous recroisent parfois quelques années plus tard, « intégrés » un peu plus haut dans la pyramide sociale et ayant adopté du même coup un type d'uniforme plus *bounty*… avec généralement le phrasé assorti à la nouvelle tenue ! À l'inverse, comme l'eau et l'huile finissent toujours par se séparer malgré toutes les tentatives de « mixtura » imaginable, les enfants qui grandissent sur les mêmes bancs scolaires se séparent semble-t-il inéluctablement au fur et à mesure des franchissements de palier scolaire (« tous ensemble » en primaire

et davantage en *color team* une fois arrivés à la fin du secondaire). Et même dans nos aumôneries, mélanger des petits blondinets des lycées huppés de centre-ville avec nos petites têtes moins blondinettes de quartiers plus périphériques est rarement une mince affaire, que ce soit à Taizé, au Frat ou dans tous les lieux où on tente de les aider à se rencontrer, voire à s'apprivoiser.

Le rêve du « Venez comme vous êtes »

Cela veut-il dire que le fameux rêve de Martin Luther King aurait viré au cauchemar ou serait celui d'un parvenu trop élevé sur l'échelle sociale qui en aurait oublié la condition de la plupart de ses frères et sœurs de mélanine ? Au contraire, je crois que ce rêve est au fond partagé par tous. Chacun rêve bien sûr d'un monde où on pourrait dire à tout un chacun « Venez comme vous êtes ». Mais ces difficultés à se rencontrer au-delà des apparences et des nuances de chromisation nous rappellent qu'il y a aussi en tout un chacun des germes de peur et de repli qui peuvent (trop) facilement s'activer… surtout dans un contexte où cela devient une obsession électoraliste qui monopolise régulièrement le devant de la scène médiatique ! On peut rappeler (fièrement) que nos communautés chrétiennes sont un des rares lieux où on rassemble « autant de diversité que les tribunes des stades de foot » (comme l'aurait dit un maire PCF à un prêtre MdF), mais dans ces mêmes communautés, beaucoup soulignent les difficultés qu'ils rencontrent au quotidien, eux ou leurs enfants, comme « minoritaires » de confessions mais aussi de couleur, bref le problème n'y semble pas tout à fait réglé pour autant…

Chacun rêve bien sûr d'un monde où on pourrait dire à tout un chacun « Venez comme vous êtes ».

Pourtant, dans ces laboratoires de vivre-ensemble que sont les quartiers populaires et les communautés qui tentent d'y rassembler plus large que les anciens du village ou les cousins à la mode de Bretagne, on peut aussi découvrir des germes d'espérance. Même si les membres de nos communautés de banlieue, jeunes ou moins jeunes, se plaignent régulièrement de certains voisins « différents », beaucoup de gestes et de fraternité se tissent peu à peu

au fil du quotidien partagé, et pas seulement entre croyants de la même boutique… Et même si la précarité sociale ou économique peut favoriser le repli sur le semblable par recherche de sécurité (ou de boucs émissaires : c'est souvent la faute de l'autre groupe, celui auquel appartient la famille de l'autre côté de la rue ou de la cage d'escalier), elle engendre aussi de beaux chantiers communs : combien se sont retroussés les manches pendant le confinement pour travailler ensemble, entre hommes et femmes de bonne volonté et de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, au relèvement de leurs frères et sœurs en difficulté… sans que cet élan s'arrête à la reprise de la vie « normale » !

Construire ensemble

Cela rappelle ce que Saint-Exupéry disait des Français (qu'ils soient « de souche » ou « d'adoption ») : « Donnez-leur une cathédrale à construire ensemble, et ils s'aimeront » (il répétait aussi souvent, cette fois au sujet de tous les humains, Gaulois ou non, que si à l'inverse on leur livrait un trésor « tout rôti », ils s'entredéchireront immanquablement pour se l'approprier). Les projets en kit et « participatifs » semblent plus efficaces que le prêt-à-cuire ou à consommer, pour bâtir l'unité ! (Le Créateur de notre univers perpétuellement inachevé avait peut-être lu Saint-Ex, avant de se lancer dans la Création !)

PEUT-ÊTRE QUE TOUTES LES « CATHÉDRALES À CONSTRUIRE » D'AUJOURD'HUI RESTENT LE MEILLEUR ANTIDOTE CONTRE LE RACISME.

Peut-être que toutes les « cathédrales à construire » d'aujourd'hui restent le meilleur antidote contre le racisme et tous les « séparatismes », si chacun sent qu'on a vraiment besoin de sa contribution, de sa différence d'origine et de culture sans qu'il ait besoin de la mettre sous cloche ou au contraire d'en faire un drapeau ou un bouclier (une « identité meurtrière », comme dirait Amin Maalouf). On peut en ce sens interpréter l'exacerbation de certaines « identités » de couleur ou de religion comme une tentative de revalorisation ou tout simplement de trouver enfin sa place chez beaucoup de jeunes qui ont tant de mal à la trouver, autant dans l'Hexagone (où ils se font

régulièrement contrôler et juger au faciès) que de l'autre côté de la Méditerranée (où, pour le coup, on leur rappelle qu'ils sont bel et bien Français et pas du tout « du bled » malgré ce qu'ils peuvent en dire ici !).

Nous sommes tous des Africains d'origine

Une autre façon de répondre au racisme toujours menaçant est aussi de mettre en avant les « communs », qui nous rappellent que tout ce qui nous unit est toujours bien plus grand que ce qui nous distingue : que nous sommes tous « cousins » de génétique, et pas seulement « à la mode de Bretagne » (portant en nous bien plus de diversités que nous ne le soupçonnons, comme le rappelle le dernier film de Christian Clavier *Cocorico !* où, sans rien « spoiler », le plus étranger n'est pas forcément celui que l'on croit !), mais surtout à un niveau plus profond frères et sœurs dans la foi (et pas seulement dans le quartier, où on se lance du « mon ref' » à tout bout de bitume) et tous également bien bronzés d'origine, comme le rappellent les dernières recherches qui nous apprennent que le gène de la peau de « babtou », déjà bien récent, n'a débarqué en Europe que depuis 8 000 ans… et ne s'y est installé comme chez lui que pour pallier les risques de rachitisme à cause du manque de soleil sous nos latitudes !

NOUS SOMMES TOUS « COUSINS » DE GÉNÉTIQUE.

Cela peut être aussi l'occasion de rappeler que nous sommes tous « Africains d'origine », même si certains ont débarqué trop tôt pour que leurs descendants aient pu conserver le beau bronzage de leurs ancêtres moins pâlichons. Bref, mettre en avant que nous sommes tous nomades et même migrants « d'origine » (et de surcroît, pour certains au moins, croyants en un Dieu qui s'est lui-même révélé nomade et migrant !) permet de désamorcer bien des tentations d'appropriation de territoire ou de carré de bitume. Mais sans chercher à niveler pour autant les différences, savoir avant tout s'émerveiller des beautés et des richesses de chaque différence permet non seulement de désamorcer, mais même de rendre grâce pour la chance que nous avons de partager autant de richesses, à la suite de celui qui lui-même n'est que « communion amoureuse de la différence » (comme le martelait un

prof inspiré de la Catho)… et en attente de nouvelles couleurs pour illuminer son visage « arc-en-Ciel » !

Une comparaison gastronomique résume ce défi plus que jamais d'actualité : si on goûte une compote de fruits saturée de sucres et de rajouts chimiques, bien malin celui qui peut y reconnaître le goût de la cerise ou la provenance de la pomme qui ont apporté leur contribution (on ne peut que tenter un « Y a d'la pomme » façon Audiard). Par contre, dans une salade de fruits réussie, la saveur de chaque fruit se laisse relever (littéralement « ressusciter ») par toutes celles de tous ses frères de dessert. N'est-ce pas au fond le cœur de notre mission dans ce monde menacé par l'uniformisation « chimique » saturée de goûts artificiels (bref, à la sauce américaine…) : inviter chacun à apporter sa saveur et sa couleur unique à la Salade de fruits universelle ? Une sacrée salade dont l'Église n'est que le signe et l'instrument, bref le sacrement toujours à améliorer, sur les traces et à l'image de celui qui nous demande justement de porter un fruit qui demeure, sans ajouts chimiques, de préférence ! ■

DANS UNE SALADE DE FRUITS RÉUSSIE, LA SAVEUR DE CHAQUE FRUIT SE LAISSE RELEVER PAR TOUTES CELLES DE TOUS SES FRÈRES DE DESSERT.

Pour des identités ouvertes !

Amin Maalouf

Dans un très beau livre écrit en 1998, *Les identités meurtrières* (Grasset), Amin Maalouf s'interroge sur la notion cruciale d'identité, en invitant à un humanisme ouvert qui refuse à la fois l'uniformisation planétaire et le repli sur la tribu. Son actualité très contemporaine nous invite à reprendre quelques moments de son épilogue pour penser le temps présent.
Les citations qui suivent sont extraites de l'édition Grasset/Poche, 1998.

> « Chacun d'entre nous devrait être encouragé à assumer sa propre diversité, à concevoir son identité comme étant la somme de ses diverses appartenances, au lieu de la confondre avec une seule, érigée en appartenance suprême, et en instrument d'exclusion, parfois en instrument de guerre. » (p. 183)

> « De la même manière, les sociétés devraient assumer, elles aussi, les appartenances multiples qui ont forgé leur identité à travers l'Histoire, et qui la cisèlent encore ; elles devraient faire l'effort de montrer, à travers des symboles visibles, qu'elles assument leur diversité afin que chacun puisse s'identifier à ce qu'il voit autour de lui, que chacun puisse se reconnaître dans l'image du pays où il vit, et se sente encouragé à s'y impliquer plutôt que de demeurer, comme c'est trop souvent le cas, un spectateur inquiet et quelquefois hostile. » (p. 184)

Cette vision interroge aussi la réalité européenne :

« L'Europe prise dans son ensemble, dans la mesure où elle tend vers l'unité, devra bien, elle, concevoir son identité comme la somme de toutes ses appartenances linguistiques, religieuses et autres. Si elle ne revendique pas chaque élément de son histoire, et si elle ne dit pas clairement à ses futurs citoyens qu'ils doivent pouvoir se sentir pleinement européens sans cesser d'être allemands ou français ou italiens ou grecs, elle ne pourra tout simplement pas exister. Forger l'Europe nouvelle, c'est forger une nouvelle conception de l'identité, pour elle, pour chacun des pays qui la composent et un peu aussi pour le reste du monde. » (p. 186)

« Forger l'Europe nouvelle, c'est forger une nouvelle conception de l'identité. »

Amin Maalouf termine son ouvrage sur la nécessité d'une ouverture encore plus fondamentale :

« Chacun devrait pouvoir inclure, dans ce qu'il estime être son identité, une composante nouvelle, appelée à prendre de plus en plus d'importance au cours du nouveau siècle, du nouveau millénaire : le sentiment d'appartenir à l'aventure humaine. » (p. 188) ■

Étranger en France

Aristote Mangala

Arrivé en France en 2017, j'ai connu à tour de rôle l'OFPRA, la CNDA, le tribunal administratif et la cour d'appel administrative. Depuis 2017, j'ai été bénévole au CCAF et au Secours catholique à Paris. J'ai obtenu le BTS Bâtiment, j'ai fait ensuite une classe Prépa ATS Génie civil et j'étudie actuellement en dernière année au Cnam de Nancy. Entre ces cursus, il a fallu rebondir, recommencer et patienter parce que j'étais débouté. Sept années de combats, de patience, de peur et d'incertitude mais enrichies par les rencontres des Français et Françaises qui ont cru en moi, m'ont soutenu et accompagné dans ce projet, en particulier ma conjointe.

C'est à partir de ce parcours que je voudrais réfléchir sur ce que vivent les étrangers installés en France.

Pour lutter contre le racisme subi par les étrangers, il faut déjà préciser à quelles personnes on s'intéresse puis fournir aux accueillants comme aux accueillis des pistes d'action concrètes.

Nuancer et contextualiser « étranger en France »

Les raisons de l'immigration varient en fonction de la situation des uns et des autres. Certains viennent faire des études supérieures, d'autres sollicitent

À PROPOS DE L'AUTEUR

Aristote Mangala a 30 ans. Il est originaire de la République démocratique du Congo. Licencié en philosophie et ingénieur BTP, il est membre de l'équipe MdF Nancy-Metz et est engagé dans la pastorale paroissiale.

des soins médicaux et pour d'autres enfin ce sont les crises politiques, économiques et sociales qui les y poussent. C'est à partir de ces besoins que chacun trouve ses raisons de vivre. Cependant, le choc du racisme en arrivant est inattendu. Personne ne s'attend à être mal accueilli et à subir des discriminations. Nous avons tous l'espoir de trouver un lieu de « vie » et pas un terrain de lutte pour la survie. Malheureusement, le fait est que l'immigration a engendré le « racisme ». J.-J. Rousseau avait bien montré qu'il est de la nature de l'homme de vivre dans un rapport de force entre dominant et dominé. Le migrant n'est pas en tout cas le plus fort dans cette histoire puisqu'il subit une discrimination.

Pour éviter les amalgames, je vais utiliser le terme « migrant » et non celui d'« étranger ». Simplement parce que tous les étrangers en France ne sont pas traités de la même manière. Cela a été démontré sans conteste avec l'accueil de certains étrangers arrivés récemment. Quand on parle du « migrant » dans un contexte franco-européen, il n'y a pas de notion de priorité, ou de quelconque urgence sinon l'urgence de le mettre sous OQTF (Obligation de quitter le territoire français). Bref, le racisme abordé ici est cette réalité sociale vécue, documentée et partagée par des minorités. L'hypothèse tirée de la science selon laquelle « le racisme n'existe pas parce que les races n'existent pas » est un point de vue qui peut dissimuler l'existence des « discriminations subies par les personnes concernées ». Le sujet est d'ordre socio-anthropologique, les hypothèses naturalistes ne pourront qu'apporter encore plus de confusion dans ce débat. Restons sur le racisme comme réalité sociale et non comme notion biophysique.

CHAQUE FORME DE RACISME SE TRADUIT PAR DES FORMES D'INÉGALITÉ DIFFÉRENTES.

Chaque forme de racisme se traduit par des formes d'inégalité différentes. Je vais en présenter quelques-unes avec mon ressenti et ma propre expérience. J'ai dû protéger ma sensibilité pour ne pas être touché par ce sujet. J'ai dû mener des efforts quotidiens pour me dire que ma vie avait un sens, que j'étais capable de quelque chose et que tout finirait par s'arranger.

Les expériences que peut traverser un migrant peuvent être fatales. Cela ne décourage pas pour autant ceux qui arrivent. Et nous, leurs prédécesseurs, nous n'avons pas la légitimité pour leur dire de ne pas rêver. Nous-mêmes, nous avons rêvé.

En effet, il existe une première forme de racisme subi par les migrants, c'est le racisme institutionnel. Chacun de vous sait du plus profond de son cœur, comment il qualifierait l'administration en France. Elle est parmi les meilleures dans le monde c'est certain ; mais elle est …, à chacun de compléter. Donc si, vous Français, vous avez du mal avec cette machine qu'est l'administration, comment un migrant peut-il s'en accommoder ? Nous adressons une pensée à tous les bénévoles qui se dévouent corps et âme dans les associations pour cette cause.

Il existe une première forme de racisme subi par les migrants, c'est le racisme institutionnel.

Quand on est migrant, régularisé ou pas, on subit ces inégalités institutionnelles, pensées et réfléchies. Pour une petite démarche, le lot des documents qui vous sera demandé est très élevé, et au final il n'est pas certain que ces documents soient utilisés le jour du rendez-vous. Mais si par inadvertance il vous manquait un document, la procédure est à refaire ; sans parler des délais courts pour fournir ces documents et longs pour attendre les réponses.

Par ailleurs le migrant connaît la routine des contrôles de police, alors même qu'il n'a rien fait, ou encore les contrôles répétés des contrôleurs de bus ou de train pour vérifier les titres de transport, en soupçonnant que le migrant a évidemment fraudé.

Les accès à l'emploi et à l'éducation sont difficiles. Pour les migrants, on parle des métiers en tension. À l'arrivée en France, il faut valider son Bac, s'inscrire sur Parcoursup, répondre aux critères et aux exigences de la formation. Il faut vraiment être motivé pour s'orienter vers une formation en vue d'un métier. Je me souviendrai toujours de cette femme dans un Centre d'information

et d'orientation où je suis allé demander un accompagnement après avoir eu 40 refus sur Parcoursup la première année où cette procédure a été mise en œuvre. La dame m'a dit : « Qu'est-ce que vous voulez, il y a des Français qui n'ont pas de place, vous n'êtes pas prioritaire. » C'était peut-être vrai, mais tout de suite on se sent moins que rien. Et une fois qu'on a accédé à cette formation, c'est un autre combat qui se profile. Tout est conçu pour qu'au final tu puisses te dire, je serai mieux dans un entrepôt Amazon, à la plonge d'un restaurant parisien, en ramasseur de fruits saisonnier, sur un chantier du bâtiment. Mettons-nous d'accord, il n'y a pas de sot métier. J'essaie de montrer que certains sont contraints de s'y conformer pour survivre alors que nous devrions disposer de la liberté de choisir. Et personne, en tout cas, ne peut choisir de souffrir. Ce choix n'a de sens que quand on le fait pour les autres.

Une autre forme de racisme monte en puissance, c'est le racisme idéologique né du sentiment nationaliste et populiste.

Par ailleurs, une autre forme de racisme monte en puissance, c'est le racisme idéologique né du sentiment nationaliste et populiste. Il existe des personnes qui croient que la diversité est un danger et que les étrangers sont une menace pour la perpétuité d'une civilisation alors que nous savons que cette dernière est l'héritage d'un grand multiculturalisme. Les conséquences de cette tendance à se refermer sur soi sont la xénophobie et la ségrégation qui ne concernent pas que l'Amérique ou l'Afrique du Sud. Mais regardez dans vos villes, il y a encore des quartiers « ghettos » où on met de façon réfléchie les migrants. Il suffit de rappeler ce que ces idéologies de la pureté et de l'homogénéité raciales ont engendré dans le passé. Je rappelle juste que si les étrangers étaient un danger, je ne vous aurais pas partagé cette expérience en français.

Il arrive aussi de subir des discriminations culturelles et épistémiques. Je me rappellerai toujours cette interview de Michel Onfray qui disait que « toutes les cultures ne se valent pas ; [qu'il] y en a qui sont plus élaborées que d'autres ». Au premier abord, j'étais choqué parce qu'il est l'un des penseurs

contemporains que beaucoup considèrent et respectent. Finalement, je me suis réconforté en me disant : « Heureusement que la pensée est subjective et que la beauté est relative. » Pour rien au monde je ne dénigrerais le goût fort d'un camembert ou d'un roquefort par exemple. Il y a de la beauté dans la diversité et de la raison dans certaines folies. Tout ne peut et ne doit pas être réfléchi pour qu'il y ait un sens supérieur.

Dans le racisme culturel, il y a aussi des blagues qui utilisent des stéréotypes ou des caricatures à éviter. Tous les migrants ne connaissent pas le couscous ou le poulet yassa, ils ne sont pas tous violeurs, ils ne sont pas tous maliens et Dakar n'est pas la capitale de l'Afrique. Un effort culturel de votre part aussi serait un moyen de lutter contre la discrimination.

Tous responsables de la lutte contre le racisme

En tant que réalité sociale, le racisme est devenu décomplexé de nos jours en France. Faire face à un tel phénomène qui prend en compte autant de paramètres, voilà une tâche bien difficile. En France, quand tu critiques le racisme, tu es pointé du doigt au point que certains te disent : « Si tu n'es pas content, tu n'as qu'à rentrer chez toi. » D'autres te traiteront d'ingrat en te rappelant que « sans la France, tu ne serais pas qui tu es ». D'autres encore te disent qu'« il ne faut pas se victimiser à tout bout de champ ». Il faut redire aux migrants : « Il ne faut pas écouter les gens. Il faut être fort, il faut garder la tête haute, il faut prouver sa valeur, etc. » Voilà des phrases que je me répète depuis que je suis en France.

« Il ne faut pas écouter les gens. Il faut être fort, il faut garder la tête haute, il faut prouver sa valeur, etc. »

Les exemples des discriminations liées à l'origine et à la couleur de la peau en France comme ailleurs sont multiples depuis des décennies. Comment demander à une personne aussi démunie de lutter contre ce qu'elle subit, dans un environnement où elle n'a pas droit à l'erreur ou à un faux-pas, au risque d'être rappelée à l'ordre ? Cette lutte ne peut être que collective. Ce que je préconiserais avant tout, ce que je dirais aux migrants :

Intégrez-vous !

Pour lutter, je dirais à tous les étrangers : « Soyez irréprochables, brillez dans tout ce que vous faites, respectez les règles sociales et éthiques du pays qui vous héberge, ne vous faites pas remarquer. Travaillez sans relâche, sans vous lamenter ou vous rebeller. Éduquez vos enfants pour qu'ils ressemblent à la société qui les accueille. » Est-ce que cela réduira le racisme ? Je ne le pense pas. Avec Obama devenu premier président noir des USA, tout le monde pensait que ça allait changer quelque chose. Hélas, depuis sa fin de mandat, nous assistons à une montée fulgurante des extrémismes et des inégalités. S'intégrer totalement et complètement ne suffit pas.

S'INTÉGRER TOTALEMENT ET COMPLÈTEMENT NE SUFFIT PAS.

Aller à la rencontre

Les migrants peuvent bien s'intégrer comme ils veulent, mais si les hôtes ne font pas l'effort de « croiser le chemin » de ces personnes riches et démunies, les inégalités et la discrimination à l'égard des étrangers ne se réduiront pas. Avec des migrants, restez vous-mêmes. Vos hôtes seront contents d'apprendre, de partager vos habitudes et d'en déceler les similitudes avec leur culture. Manifestez votre curiosité avec des questions, aussi bêtes soient-elles. Au moins vous aurez appris quelque chose. Présentez vos excuses quand vous pensez avoir dépassé les bornes et apprenez-leur à en faire autant en leur montrant concrètement comment ça se fait en France.

Ce n'est pas parce qu'il ne parle pas français qu'il est bête, ni parce qu'il ne sait pas apprécier un vin qu'il est barbare ou encore parce qu'il préfère La Vache-qui-rit au comté qu'il est inculte.

Informez-vous !

La plupart des personnes offensantes que j'ai rencontrées avaient un regard restreint sur le monde. Leur vision se limitait pour certaines à la France et pour d'autres à l'Europe. Certaines ne savaient même pas que, si une partie des migrants parlent français, c'est parce que leurs ancêtres avaient été colonisés par des Français. D'autres pensent aujourd'hui encore qu'en

arrivant dans un pays africain ils trouveront des lions et des girafes comme le décrivent les manuels scolaires. Le pire ce sont les publicités de l'Unicef et des associations humanitaires qui utilisent les images des enfants mal nourris et mal vêtus pour des campagnes de dons. Quelle arnaque !

L'éducation est importante et essentielle. Je pense même que la réforme du programme d'histoire et de géographie s'impose. Car, tant qu'il y aura cette tricherie sur la vision du monde dans l'éducation, ne nous attendons pas à des changements. Il y a actuellement des documentaires intéressants à la télévision sur les contrées inconnues, il faut les regarder en famille et en discuter. Le mieux c'est d'aller voir de vos propres yeux. Vous vous ferez piquer par des moustiques mais ce n'est pas grave. Ça fait partie de la beauté de la nature. Abordez ces sujets en famille dans la paix et la sagesse sans prendre parti ou condamner la position des uns et des autres. Certains sont influencés. D'autres mènent une quête personnelle.

JE PENSE MÊME QUE LA RÉFORME DU PROGRAMME D'HISTOIRE ET DE GÉOGRAPHIE S'IMPOSE.

Engageons-nous !

Engageons-nous à promouvoir *l'éducation sur la diversité, l'égalité et l'inclusion dès le plus jeune âge* à l'école et dans les groupes d'activités parascolaires ou dans des actions locales pour les adultes comme les rencontres interculturelles à la mairie. Par ailleurs, il sera intéressant d'encourager l'*auto-réflexion et la remise en question des préjugés personnels et des stéréotypes.* Cela peut être réalisé à travers des programmes de formation sur la conscience de soi et la lutte contre les préjugés implicites. En outre, nous devons encourager le dialogue et l'engagement communautaire ouvert et constructif entre les différentes communautés pour promouvoir la compréhension mutuelle, la solidarité et la collaboration dans la lutte contre le racisme.

On entend aussi beaucoup de personnes dire : « Il ne faut pas voir le racisme partout et se victimiser tout le temps. » Mais, elles ne se rendent pas compte de l'impact du traumatisme que ces actes peuvent susciter chez un individu,

d'où l'importance du soutien aux victimes en fournissant un soutien et des ressources aux victimes de racisme, y compris un accès à des services de soutien psychologique, juridique et social.

Une autre dimension capitale est celle de *l'engagement sincère et équitable de l'État* : en adoptant et appliquant des lois anti-discrimination solides pour protéger les droits des minorités et promouvoir l'égalité des chances dans tous les aspects de la vie, y compris l'emploi, le logement et l'accès aux services. Les politiques se servent des communautés minoritaires et pauvres pour gonfler leur électorat. Ensuite, sur les questions de fond, on applique la langue de bois avec dextérité pour contourner les questions.

LES POLITIQUES SE SERVENT DES COMMUNAUTÉS MINORITAIRES ET PAUVRES POUR GONFLER LEUR ÉLECTORAT.

Il faut aussi que les individus, les organisations et les institutions soient *tenus responsables de leurs actes racistes.* Cela peut inclure des enquêtes sur les incidents de racisme, des mesures disciplinaires et des réparations pour les victimes. La « liberté » est une valeur sacrée. En aucun cas on – et personne – ne devrait justifier ces délits et ces crimes au nom de la liberté. Hélas, il y a toujours deux poids et deux mesures. Envers certains, c'est la fermeté mais pour d'autres il faut prendre en considération les principes de la République et laisser la justice faire son travail…

Ensemble, ces actions peuvent contribuer à créer un environnement plus inclusif, respectueux et équitable pour tous, où le racisme n'a pas sa place. ■

Vivre ensemble sur les bateaux

Guy Pasquier

Dans le port du Havre, le va-et-vient incessant des bateaux, porte-conteneurs, pétroliers rouliers, chimiquiers, nous plonge dans la mondialisation des échanges. L'Asie est la vaste usine du monde, dont les bateaux ramènent les biens que nous consommons. Nous sommes loin d'être passés à l'après-pétrole, bien qu'au Havre la décarbonation des grosses industries polluantes ait commencé, et que la construction d'éoliennes offshore tourne à plein.

Rien ne serait possible sans ces « invisibles » que sont les marins : Philippins, Indonésiens, Birmans, Chinois, Sri-Lankais, Bengalis, Indiens, Malaisiens, Ukrainiens, Russes, Roumains, Croates, Monténégrins, et bien d'autres. Dans la plupart des grands ports, les visites sont faites par les Églises. Ici au Havre, deux missions sont présentes : la Mission allemande de l'Église luthérienne, représentée par une femme diacre, et la Mission de la Mer du côté catholique. Nous nous répartissons les bateaux. Maintenant, l'équipe des visiteurs pour la Mission de la Mer est bien étoffée, nous faisons les visites à deux.

Nous montons à bord chaque jour à la rencontre des marins, pour un instant : l'escale est rapide, bien occupée par les opérations commerciales, les

À PROPOS DE L'AUTEUR

Guy est prêtre de la Mission de France au Havre. Il a un parcours de prêtre-ouvrier et de marin au long cours comme électricien. Il est en retraite professionnelle depuis 2008. Engagé à la Mission de la Mer, il est aumônier de port et visiteur des marins à bord des bateaux en escale.

inspections, la manutention. Peu de marins, entre le repos ou le travail, sont disponibles. Il faut vite saisir cette immédiateté. Une question en anglais ouvre l'échange : « Que dis-tu de ta vie de marin ? » À la réponse, au ton de la voix, nous pouvons sentir si le marin est bien dans son embarquement (le contrat varie de trois-quatre à neuf mois, selon la hiérarchie), ou s'il éprouve fortement la solitude, la famille qui lui manque, la pression de la fonction et du travail…

« Que dis-tu de ta vie de marin ? » À la réponse, au ton de la voix, nous pouvons sentir si le marin est bien dans son embarquement.

Nous posons toujours une autre question : « Comment vivez-vous à bord entre vous ? » À l'énumération plus haut, vous voyez que les équipages sont mélangés, jusqu'à quatre-cinq nationalités différentes à bord. Ainsi, sur un porte-conteneurs de propriété singapourienne, géré par une compagnie allemande, exploité par la compagnie française CMA CGM, les officiers sont roumains, ukrainiens, russes, lituaniens, et l'équipage est philippin (quinze membres). La réponse que nous recevons le plus souvent est : « Ici, c'est une grande famille ! » ; ou encore : « Nous sommes les Nations unies ! » ; ou encore : « Nous avons plaisir à aller les uns vers les autres ! ».

Sur ce bateau, nous étions là au moment de la pause : nous avons vu la plupart des marins à la salle à manger de l'équipage, partageant avec lui un verre de jus de fruit et un petit pain fait par le cuisinier philippin. Nous sommes allés de l'un à l'autre pour parler et nous avons trouvé un équipage détendu. Les bateaux où Ukrainiens et Russes naviguent ensemble ne sont pas rares ; ces marins nous disent : « À bord, ce n'est pas la guerre ! » Cela veut dire qu'en dehors du service, les relations sont minimales. Mais tout dernièrement, j'ai été contacté par un marin tanzanien s'estimant discriminé par le commandant ukrainien, qui l'empêche, ainsi que ses compatriotes, d'aller à terre pendant l'escale. Or, le rôle du commandant est primordial, pour permettre à chaque marin d'être reconnu et respecté dans son identité.

Le monde maritime est organisé selon une approche très libérale : la grande majorité des bateaux est sous pavillon de libre immatriculation, dit pavillon de complaisance, alors que l'essentiel de la flotte mondiale appartient aux grands pays industrialisés. Les armateurs échappent ainsi aux lois de leur pays et peuvent embaucher des marins internationaux. Mais depuis 2006, la Convention du travail maritime, ratifiée par la plupart des pays maritimes, est en application. Aussi, les droits des marins sont considérablement renforcés. Le syndicat international des marins ITF (*International Transport Federation,* basé à Londres), auquel les syndicats locaux de marins sont affiliés, signe des accords avec les compagnies, qui sont avantageux en matière de rémunération.

Face à des cas de harcèlement ou de discrimination, de mauvaises conditions de vie et de travail, de non-respect de leur contrat, les marins ont maintenant un recours auprès des inspecteurs ITF dans les principaux ports, ou auprès des autorités portuaires en charge de faire respecter cette Convention du travail maritime.

J'ai été marin, et ai posé le pied sur tous les continents. J'ai vu la grande diversité humaine, depuis les îles Fidji avec sa population mélanésienne, jusqu'en Norvège avec les blonds Vikings. Mais j'ai vu aussi les mêmes gestes de tendresse entre une mère et son enfant. L'humanité est une et première, c'est ma conviction, au-delà des différences de culture, de langue, d'origine ou de religion. Nous voyons cette grande diversité à bord des bateaux. Nous la voyons vivre : les marins se parlent, se reconnaissent, s'estiment, et fraternisent. Ce qui se vit là, dans un petit espace, entre vingt à trente marins, chacun faisant attention à l'autre et le respectant, est un signe d'espoir que le vivre-ensemble ailleurs reste possible. ■

L'HUMANITÉ EST UNE ET PREMIÈRE, C'EST MA CONVICTION, AU-DELÀ DES DIFFÉRENCES DE CULTURE, DE LANGUE, D'ORIGINE OU DE RELIGION.

L'après-Babel ?

Judicaël-Ulrich Boukanga Serpende

Après Babel est le titre d'une œuvre de George Steiner, herméneute de la pluralité des voix intérieures. Nous lui empruntons son titre sans pour autant nous référer au contenu et l'établissons sous la forme interrogative car nous y voyons une traduction du défi auquel sont confrontées les sociétés post-coloniales, voire toutes nos sociétés actuelles, qui connaissent notamment la problématique de la diversité culturelle et le fléau du racisme. Nous nous référons également à l'épisode biblique de l'effondrement de la tour de Babel (*Gn* 11, 1-9) à laquelle la Tradition chrétienne formule une réponse.

Après l'écroulement de la tour de Babel, les habitants qui ont retenu les leçons de leur égarement ont dû se servir des décombres pour rebâtir du neuf. L'effondrement de l'imposante construction a été causé par la folie des grandeurs, la prétention orgueilleuse d'atteindre un point pourtant inatteignable. En termes linguistiques, la prétention babélienne peut équivaloir à la tentation du monolinguisme, de la langue supérieure, souveraine et unique. Un tel projet n'est que vacuité, voué à échouer.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Judicaël-Ulrich Boukanga Serpende est prêtre de l'archidiocèse de Bangui en Centrafrique et il est doctorant en lettres modernes. Il étudie l'œuvre fictionnelle d'Étienne Goyémidé sur la traite négrière par les royaumes arabes. Son master a porté, entre autres, sur le phénomène de l'hybridité linguistique. Il est l'auteur de deux romans : *Et si le soleil brillait* et *Dunia* (L'Harmattan, 2015 et 2016).

De la catastrophe de Babel a surgi une béance, une diversité inconfortable, qui, après maturation, a abouti, selon la vision chrétienne, à la Pentecôte, ou la diversité positive : Pierre parlait et chacun écoutait dans sa propre langue (*Ac* 2, 1-13). Il s'est alors agi d'une écoute profonde ayant abouti à une transformation, à des conversions. Cela nous conduit à assimiler la Pentecôte chrétienne à une sorte de célébration d'une esthétique, d'une poétique du divers. Autrement dit, cet événement illustre ce que pourrait être une traduction authentique : la nouvelle langue est la création du langage approprié à chaque auditeur. Dans cette perspective, la béance babélienne ne sera plus source d'inquiétude tant que les hommes, par le biais de la traduction, accepteront la diversité linguistique et élaboreront des poétiques pour communiquer entre eux. Quel rapport pouvons-nous établir entre le cheminement de Babel à la Pentecôte et celui qui peut mener de la colonisation à nos sociétés d'aujourd'hui marquées par le pluralisme ?

La colonisation, une catastrophe existentielle

Au regard de nombreux penseurs, pour les sociétés africaines, la colonisation fut une catastrophe existentielle ayant notamment entraîné la phagocytose des identités traditionnelles. Nombreux sont les documentaires, historiques ou fictionnels, portant sur l'ampleur des conséquences de la rencontre entre les puissances occidentales et les nations de l'Afrique subsaharienne, voire d'autres nations d'autres continents. Il existe certes des jugements positifs mais, le plus souvent, les documents mettent davantage en évidence les désastres d'une telle confrontation et postulent l'avènement d'une ère plus contrastée. À titre d'illustration cet extrait d'un roman centrafricain, *Crépuscule et défi. Kitè na kitè* de Cyriaque Robert Yavoucko. Le passage rapporte l'irruption du colonisateur dans cette partie occidentale de l'ancien Oubangui-Chari[1] :

POUR LES SOCIÉTÉS AFRICAINES, LA COLONISATION FUT UNE CATASTROPHE EXISTENTIELLE AYANT NOTAMMENT ENTRAÎNÉ LA PHAGOCYTOSE DES IDENTITÉS TRADITIONNELLES.

1. L'Oubangui-Chari est devenu République centrafricaine le 1er décembre 1958.

« Danses, chants et rires joyeux firent place à la terreur et au désarroi. […] Les superbes danseurs qui alternaient avec les visiteuses pour montrer eux aussi leur dextérité et leur beauté se transformèrent soudain en sévères guerriers et prirent position tout au long du rivage, tapis parmi les herbes, prêts à bondir, terribles. Armés de *nganga, ngindi, vara, zaga,* redoutables armes qui leur ont toujours assuré des victoires contre des assaillants et dans des raids vers l'aval et l'arrière-pays, ils guettaient l'accostage de la mystérieuse case, le cœur battant […] elle finit par toucher le rivage […] – Ô ! miracle ! Ô ! vision ! par deux *mbomba*, oui, deux vrais *mbomba* comme le décrit la légende, teint pâle, yeux ternes et mobiles ; ils portaient aussi chacun un long bâton bosselé et scrutaient la berge dans tous les sens […] Mais les téméraires, les *lombé*, ceux qui se sont toujours fait distinguer dans les entreprises les plus périlleuses surmontèrent leur effroi et se jetèrent à l'attaque en décochant sagaies, flèches, lances, javelots ; successivement, deux grondements secs – la colère des *mbomba* – se firent entendre. D'autres suivirent, assourdissants, espacés, terrifiants. Ils marquaient la fin d'une hégémonie, enterraient à jamais une invincibilité militaire devenue légendaire, indéniable. Son élan contré, une suprématie s'écroulait, s'effondrait[2]. »

LA COLONISATION A ÉTÉ UN CRÉPUSCULE ET LA SOCIÉTÉ ACTUELLE EST CONFRONTÉE AU DÉFI D'ÉVINCER LE MAÎTRE ET LE LOURD TRIBUT QU'IL A IMPOSÉ.

Cyriaque Robert Yavoucko voit dans la brutalité de la colonisation un profond effondrement des sociétés antérieures duquel naît un défi, celui de reconquérir le temps passé. Ainsi la colonisation a été un crépuscule et la société actuelle est confrontée au défi d'évincer le maître et le lourd tribut qu'il a imposé (civilisation occidentale et religion).

Nous empruntons le concept « catastrophe existentielle » pour décrire cet épisode de l'histoire à Patrick Chamoiseau[3]. Ce choix s'avère intéressant

2. Cyriaque Robert Yavoucko, *Crépuscule et défi. Kitè na kitè,* Paris, L'Harmattan, 1985, p. 13-15.
3. *Conteur, la nuit et le panier* (French Edition), Seuil (édition du Kindle), p. 85-89.

dans la mesure où une telle conceptualisation donne au défi des temps actuels, notre après-Babel, si tant est que la colonisation fut un effondrement, un horizon plus positif que tragique. Voici en quoi consiste la catastrophe existentielle selon Patrick Chamoiseau : « Les Antilles d'aujourd'hui, les Amériques telles que nous les connaissons, proviennent d'un concentré de crimes : génocide amérindien, traite des nègres, esclavage des plantations, atteintes débridées au vivant, colonisations protéiformes, capitalisme naissant dans le lit des empires[4]… » Ou encore, lorsqu'il parle du départ sans retour que fut l'esclavage : « Aucun retour en arrière ne semble possible : l'océan est un mur. Aucun bond vers l'avant ne promet de sortie : le présent est comme une douleur vide, raidie sur le passé[5]. »

« Les Antilles d'aujourd'hui, les Amériques telles que nous les connaissons, proviennent d'un concentré de crimes. »

Et voici sa conception du défi actuel : « Une catastrophe est nécessaire, non plus comme calamité naturelle, cyclone ou tremblement de terre, mais comme phénomène inaugural du geste créateur, une salutation grandiose qui vise à renouveler, à amplifier notre perception de nous-même et du monde[6]. »

Aux générations actuelles il incombe donc de construire un mieux-être identitaire et culturel à partir du lourd et irréfutable « tribut de guerre » (langue, civilisation, us et coutumes nouveaux) que furent les épreuves douloureuses du passé. En effet, nous ne cessons d'être confrontés à une double perspective problématique : celle d'une tentative de reconquête du passé perdu, une ré-instauration des ordres anciens et celle de l'ouverture, de la construction du pluralisme. En tout état de cause nous sommes confrontés à d'indéniables difficultés et le racisme figure parmi les attitudes mortifères de notre après-Babel. Face à cela, il faudra privilégier l'élan de la Pentecôte et la poétique de l'ouverture qu'il inspire.

4. Patrick Chamoiseau, *op. cit.,* p. 87-88.
5. *Ibid*., p. 89.
6. *Ibid*., p. 87-88.

Harmonisation non pas uniformisation

Nos sociétés sont appelées à opter pour l'ouverture plutôt que le repli, le sectarisme. Une « poétique de l'ouverture » serait la meilleure attitude à adopter. Parler d'une poétique alors qu'il s'agit de préconiser des attitudes concrètes à l'encontre d'un phénomène « virulent » peut paraître inadapté, inconvenant. Notre choix, une « poétique de l'ouverture », s'enracine dans le terreau des valeurs de l'esthétique : il s'agit de s'harmoniser, de se mettre en accord avec un mouvement, un élan que la vie inspire plutôt que de vouloir le contrecarrer au nom d'intérêts égocentriques.

NOS SOCIÉTÉS SONT APPELÉES À OPTER POUR L'OUVERTURE PLUTÔT QUE LE REPLI, LE SECTARISME.

La vie comme elle se déploie est un cycle de mouvements transcendant parfois le vouloir humain. *Big bang*, tectonique des plaques, élans migratoires d'hier et d'aujourd'hui… Tout cela appartient aux mutations inhérentes au cycle de la vie. Contrairement à Babel, la Pentecôte est l'adhésion spirituelle à un mouvement transcendant : la diversité y a été approuvée et célébrée quand la tentative de l'unicité avait engendré une catastrophe. Pierre enseignait et chacun écoutait : « Ils étaient en pleine confusion parce que chacun d'eux entendait dans son propre dialecte ceux qui parlaient. » (*Ac* 2, 6) La diversité n'a pas été gommée ; elle n'est pas diluée pour ne faire qu'un dialecte. Elle a été maintenue. Et surtout, il s'en est suivi un mouvement vers l'extérieur : les auditeurs se sont répandus dans le monde entier pour être témoins de l'unique message de salut destiné à toute l'humanité. Il en ressort que la prétention à l'universel du christianisme ne signifie pas « uniformisation » et élimination ou distanciation de ce qui est autre mais harmonisation d'éléments divers pour une symphonie. Le racisme sous-tend un complexe de supériorité d'un groupe humain au détriment d'autres groupes. L'harmonie se fonde sur des différences acceptées sans être dévalorisées.

Adhérer à un ordre transcendant n'annihile pas la participation de l'homme à la construction de sa vie. En effet, l'harmonisation ne s'impose jamais de

soi. Elle inclut une sorte de « violence », de contrainte, celle inhérente à l'association d'éléments divers et encore à l'impératif de mettre en place des règles pour éviter la dissonance. La « violence » dont il s'agit est bien mise en évidence par le terme « hybridité » traduisant une sorte de perpétuation de la confrontation.

Nous avons préféré l'emploi d'hybridité au détriment de celui de métissage pour le fait que ce dernier est suicide de l'infini potentiel que recèlent nos différentes cultures[7]. En revanche, le concept de l'hybridité met en évidence l'actualité, l'effectivité dans le psychisme du choc des civilisations ; il évoque toute l'histoire douloureuse qui impacte notre perception du réel, notre rapport à l'environnement et ce n'est qu'en ce sens que nous sommes des êtres en quête d'une poétique nouvelle. La diversité est richesse ; et même les tourments vécus par chacun et qui ont façonné l'aujourd'hui sont richesse : « C'est en effet, à partir d'une culture vivante qui connaît ses origines que l'on peut comprendre les valeurs des autres peuples et neutraliser, pour une part, le pouvoir qui fut si souvent mortifère des frontières, en sachant se placer aussi de l'autre côté[8]. » En d'autres termes, la richesse du monde, pensons-nous, c'est le fait que nous osions vivre ensemble et que notre diversité enrichisse le vivre-ensemble.

La diversité est richesse ; et même les tourments vécus par chacun et qui ont façonné l'aujourd'hui sont richesse.

Après-Babel ? Un horizon indéfiniment fécond

En définitive, la fraternité est un impératif pour ce monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, un monde qui inévitablement s'ouvre en acceptant la

7. Le métissage, si l'on se réfère à la critique qu'Édouard Glissant fait de la créolisation, est un suicide de l'infini potentiel que recèle le multilinguisme. Cf. *Introduction à une poétique du divers,* Paris, Gallimard, p. 125. En d'autres termes, le métissage est une synthèse et un aboutissement alors que l'imprévisible est infini. Le « Tout-monde » qu'il conceptualise dénote une solidarité entre des éléments composites.

8. Pierre Grimal, « Entretien avec Paul Charvet », in Christophe Cusset et Gérard Salamon, *À la rencontre de l'étranger. L'image de l'autre chez les Anciens,* Paris, Les Belles Lettres, 2008, p. XIV.

confrontation. La fraternité, il faut la construire et ne jamais cesser de vouloir la construire. François Jullien, pour éviter tout impérialisme culturel, le nationalisme ou l'intégrisme, s'est évertué à démontrer qu'il n'y pas d'identité culturelle mais qu'on ne défend que des ressources d'une culture[9].

Nous osons penser qu'il n'y a pas d'identité culturelle supérieure ; qu'il n'y a pas d'identité culturelle à bannir mais, au nom de la fraternité et des droits communs à tous les hommes et femmes, il y a à épurer de toutes les identités ce qui heurte l'harmonie, l'humanité. Nous marchons ensemble dans une « maison commune », la marche ensemble étant un élément non négligeable pour que cette maison soit et reste une « biosphère ». Ce faisant nous avons étendu la mission d'harmonisation non seulement à l'être humain mais à toute la création.

Il y a à épurer de toutes les identités ce qui heurte l'harmonie, l'humanité.

L'après-Babel est aussi l'appel à ne pas se détacher d'un horizon indéfiniment fécond. George Steiner dans son livre éponyme s'interroge sur la profondeur des œuvres relevant d'une culture athée. Sans pour autant prétendre confronter athéisme et foi, nous souhaitons simplement orienter les pensées vers l'exemple du christianisme. L'appel à la fraternité qu'il met en évidence est d'une richesse insondable que l'on n'a pas cessé de contempler, de comprendre, de vivre. ■

9. François Jullien, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, L'Herne, 2016.

Édouard Glissant et la refonte de l'humanisme

Le legs de « ceux qui survécurent »

Loïc Céry

Édouard Glissant est un écrivain martiniquais (1928-2011) qui s'est attaché à penser l'interpénétration des cultures et des imaginaires. Il nous a laissé une très importante œuvre philosophique et littéraire qui connaît une audience mondiale.

Depuis plus de deux décennies au moins, l'audience de la pensée d'Édouard Glissant n'a cessé de croître à travers le monde, à mesure que se sont diffusées quelques-unes des notions clés qu'on lui doit. Consacrées initialement à une prise en compte inédite des malaises individuels et collectifs issus de la colonisation à partir de son terreau antillais, avant de s'ouvrir à ce qu'il nommait les données de la « mondialité », les analyses de Glissant proviennent d'une ample activité de réflexion et de création de plus de cinquante ans, menée de la fin des années cinquante au seuil des années deux mille dix, au gré d'une œuvre vaste et protéiforme. Philosophe et écrivain (à la fois romancier, poète, dramaturge), Édouard Glissant a toujours refusé le magistère du « maître à penser », se reconnaissant plutôt dans l'office du chercheur des « traces » enfouies dans une histoire oblitérée, comme il l'avait clamé dans l'un de ses essais majeurs, *Le Discours antillais,* en 1981. Pour autant,

À PROPOS DE L'AUTEUR

Loïc Céry est directeur du CIEEG, Centre international d'études Édouard Glissant, au sein de l'Institut du Tout-Monde.

c'est bien légitimement qu'aujourd'hui on puise dans les repères de sa pensée autant d'instruments tangibles, valides et opératoires devant les maux connus de nos temps bouleversés – résurgences des replis identitaires, rejets multiformes de l'autre, nationalismes exacerbés, racisme décomplexé :

> « On nous dit, et voilà vérité, que c'est partout déréglé, déboussolé, décati, tout en folie, le sang le vent. Nous le voyons et le visons. Mais c'est le monde entier qui vous parle, par tant de voix bâillonnées. Où que vous tourniez, c'est désolation. Mais vous tournez pourtant[1]. »

Penseur de la Relation et de l'altérité

Face à ces pathologies multiples qui enserrent nos sociétés, la pensée de Glissant retisse puissamment les liens de l'altérité, en rejetant les pensées de système étroites et dogmatiques désormais inadaptées devant l'accélération de l'histoire, au profit des pensées ouvertes de l'archipel et du rhizome, contre la conception d'une racine unique des identités. Et si ses approches redéfinissent littéralement le rapport à l'autre, c'est justement parce qu'elles proposent à l'individu de repenser sa propre identité non comme une claustration mais comme un creuset. Les pulsions du rejet se retrouvent dès lors en contradiction avec un « moi » qui est lui-même multiple. En l'occurrence il ne s'agit pas seulement de constater en soi et pour soi l'effectivité d'un métissage généralisé, mais de concevoir chaque culture comme étant nécessairement en lien avec les autres cultures : c'est ce processus singulier et inaltérable de l'histoire que Glissant nomme « créolisation », prenant exemple sur ce qui s'est déroulé dans les mondes créoles et notamment dans la Caraïbe.

LA PENSÉE DE GLISSANT RETISSE PUISSAMMENT LES LIENS DE L'ALTÉRITÉ, EN REJETANT LES PENSÉES DE SYSTÈME ÉTROITES ET DOGMATIQUES.

À partir de *Poétique de la Relation* en particulier (1990), et sans faire de cette référence caribéenne un modèle générique ou indépassable, Édouard

1. Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde,* Paris, Gallimard, 1997, p. 15.

Glissant va donc repenser l'interculturalité comme un mouvement, un processus en vertu duquel le monde se transforme et se régénère, par les contacts entre les individus, les coutumes, les modes de pensée. Ce vaste brassage des cultures à l'échelle de l'histoire (ou plus exactement des histoires) n'est pas un vœu pieux, il s'agit plutôt d'un constat. C'est à cette aune que Glissant reformule de fond en comble la vieille notion aristotélicienne de Relation, qui sera valable entre les êtres et les sociétés. Moyennant ses multiples essais et quand il était sollicité pour s'en expliquer, le penseur avait coutume de réitérer cette formule qui, à bon droit, peut être considérée comme le credo de sa conception d'une altérité relationnelle : « Je peux changer en échangeant avec l'autre, sans me perdre pourtant, ni me dénaturer. »

« Je peux changer en échangeant avec l'autre, sans me perdre pourtant, ni me dénaturer. »

Le Tout-Monde, antidote aux replis identitaires et au racisme

Les craintes d'une dissolution de soi ou de sa propre culture dans le processus d'échange qu'est la créolisation sont ainsi conjurées, et la Relation établit les promesses d'un enrichissement mutuel qui déjoue la dilution des identités. Le racisme et la peur de l'autre se retrouvent ainsi combattus sur les deux versants de leur expression, offensive ou défensive.

Et c'est en cela que le monde se redéploie en une entité nouvelle faite de la coprésence de toutes les aires géographiques entre elles, une entité relationnelle nommée « Tout-Monde » :

> « J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la "vision" que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu'elle nous inspire : que nous ne saurions plus chanter, dire ni travailler à souffrance à partir de notre seul lieu, sans plonger à l'imaginaire de cette totalité[2]. »

2. Édouard Glissant, *op. cit.,* p. 176.

Le changement d'imaginaire qu'induit l'émergence du Tout-Monde comme mise en relation solidaire des cultures et des géographies est alors fondamental, et apparaît comme un nouvel obstacle aux mécanismes de ségrégation et de relégation, qui ne sont envisageables qu'au prix de hiérarchies arbitraires. Il s'agit bien d'une révolution anthropologique, d'un considérable changement de paradigme, qui ne nourrit pas tant l'une de ces « utopies fondatrices » dont avait parlé Césaire au soir de son parcours, que l'ambition d'un programme opératoire, « valable pour tous » selon la formule de Glissant. Et c'est pourquoi le Tout-Monde sera dans son œuvre, conceptualisé, exemplifié mais aussi décrit à la faveur d'un roman, en 1993[3].

Un renouveau de l'humanisme par la voix de l'humanité bafouée

Pourtant, on s'est souvent étonné de voir l'auteur prendre ses distances avec la vieille notion d'« humanisme », tout comme il se montra circonspect envers celle d'« universel ». À vrai dire, c'est peut-être en comprenant cette distance elle-même qu'on est certainement à même de prendre la mesure de la profonde mutation qui est en jeu dans son œuvre. Car à vrai dire, c'est toute la potentialité ethnocentrique des deux notions qui le gênait, dans le refus où il se plaçait de voir constamment l'Occident dire l'histoire et en fixer les perspectives. En ce sens, son entreprise conceptuelle consista à considérer un renversement des termes au nom duquel ces deux notions devaient être revitalisées et reformulées par ceux que Fanon nomma « les damnés de la terre », moyennant une relecture de l'histoire de la colonisation. Et c'est en effet ce à quoi s'attacha Glissant à travers la notion de « Tout-Monde », qui finalement débouche sur une reformulation de la notion d'universel, mais désormais refondée sur le Divers des cultures, et non sur l'imposition d'un modèle univoque. De la même manière, si le fameux triptyque conceptuel de Glissant (créolisation-Relation-Tout-Monde) semble bien aujourd'hui fournir des instruments tangibles de lutte contre toute forme de racisme et de discrimination, c'est aussi parce que le vieil humanisme occidental y puise incontestablement la chance d'un renouveau inédit.

3. Édouard Glissant, *Tout-Monde,* Paris, Gallimard, 1993.

Le point de départ de la réflexion glissantienne n'est certainement pas la recherche d'une utopie, mais la mise au clair des processus historiques qui se sont bel et bien déroulés durant plus de trois siècles dans les Amériques. Et si, à partir de ce nouvel examen, apparaissent de nouvelles perspectives pour nos humanités déboussolées, c'est avant tout que cet examen indique que ce qui s'est joué dans cette histoire occultée, ce sont les mille et une stratégies de résistance dont ont su faire preuve les victimes de l'esclavage colonial, sur la mémoire duquel Glissant a beaucoup écrit. Et dans les synthèses qu'il a pu proposer de sa longue réflexion à ce sujet (citons en particulier *Mémoires des esclavages* en 2007), il s'est soigneusement éloigné de tout ce que cette mémoire pouvait générer de ressentiment potentiel, pour y sonder un nouveau levier de la Relation :

LE POINT DE DÉPART DE LA RÉFLEXION GLISSANTIENNE N'EST CERTAINEMENT PAS LA RECHERCHE D'UNE UTOPIE.

> « Les mémoires des esclavages ne cherchent (…) pas à raviver les revendications ou les réclamations avant toutes choses. Dans le monde total qui nous est aujourd'hui imposé, la poétique du partage, de la différence consentie, de la solidarité des devenirs naturels et culturels (…) dans les diverses situations du monde, nous incline vers un rassemblement des mémoires, une convergence des générosités, une impétuosité de la connaissance, dont nous avons tous besoin, individus et communautés, d'où que nous soyons. Conjoindre les mémoires, les libérer les unes par les autres, c'est ouvrir les chemins de la Relation mondiale[4]. »

Au gré de son analyse approfondie des conditions anthropologiques et historiques de la traite négrière et de l'esclavage colonial, Glissant a su montrer que dans cette expérience de déshumanisation pluriséculaire (dans laquelle l'Église eut sa part), les esclavisés, confrontés à un ordre amoral de négation de leur dignité, ont résisté avant tout en créant une culture spécifique, une esthétique construite pas à pas sur les traces recomposées de leurs origines

4. Édouard Glissant, anthologie *10 mai : Mémoires de la traite négrière, de l'esclavage et de leurs abolitions* (Paris, Éditions Galaade / Institut du Tout-Monde, 2010), préface.

perdues, et dans l'imprévisible de la créolisation. Dans une lutte commencée dès la catastrophe de la cale du bateau-négrier, ces êtres niés dans leur condition humaine ont constitué une langue, des arts, une littérature (d'abord orale puis écrite), une spiritualité… et en somme ont su patiemment et en affrontant jour après jour l'adversité et la précarité de leur existence, édifier la culture créole, les cultures caribéennes et des Amériques qui, sur ces fondations, ont su muer par la suite en éthique.

Dans le dénuement et l'incertitude quotidienne, l'édification progressive d'une culture spécifique s'est révélée au fil des siècles comme l'acte de résistance le plus puissant et le plus durable. Dans un texte essentiel de *Poétique de la Relation*, parlant de la plantation esclavagiste, Glissant observe : « Dans cet univers de domination et d'oppression, de déshumanisation sourde ou déclarée, des humanités se sont puissamment obstinées[5]. » En épousant un pur devenir comme identité collective[6] (ne pouvant miser sur aucune sécurité d'une projection dans l'avenir, pour soi ou pour sa descendance), toute une part bafouée de l'humanité s'est par conséquent remise à épeler la définition initiale de l'humanisme, comme projet de vie et d'ouverture au monde. Si pour Sartre l'existence précède l'essence, pour Glissant l'esthétique précède l'éthique. Et c'est en ces termes que l'humanisme dont il est question dans cette reconquête de la dignité face à un donné historique de malheur et de négation étonne encore la mémoire de l'humanité, d'avoir été l'œuvre de vie des acteurs souffrants et héroïques d'une autre renaissance, comme le proclame Édouard Glissant dans son poème *Les Indes* : « Nous sommes fils de ceux qui survécurent[7]. » ■

5. Édouard Glissant, « Lieu clos, parole ouverte », *Poétique de la Relation*, *op. cit.*, p. 79.
6. C'est là une condition historique autant qu'existentielle que j'ai eu l'occasion d'étudier de près dans le deuxième tome de mon étude *Édouard Glissant, une traversée de l'esclavage* (II. *Renverser les gouffres*), Paris, Institut du Tout-Monde, « Idées », 2020, p. 884-929.
7. Édouard Glissant, « La Traite », LI, *Les Indes*, in *Poèmes complets, op. cit.,* p. 146-147 : « Il ne sait, l'adolescent guetteur de futur, qu'il y aura d'autres criées pour le malheur des prophéties ; qu'ils seront quelques-uns, aux talons furieux sur le tambour nocturne, et dont l'ivresse parlera : "Nous sommes fils de ceux qui survécurent." »

Un virus qui mute et se dissimule

Anne-Béatrice Faye

Introduction

Le discours emblématique de Martin Luther King, « *I Have a Dream* », « Je fais un rêve », prononcé le 28 août 1963 continue de résonner encore aujourd'hui comme un appel puissant à la justice, à l'égalité et à la fraternité universelle[1]. Ce « rêve », trouve ses racines dans l'Évangile et dans la puissance libératrice de l'amour de Dieu. Il continue d'inspirer et réveille ce qui est le plus profond et le plus vrai dans la vie des chrétiens. D'ailleurs, la première lettre pastorale des évêques américains sur le racisme remonte à 1979. La dernière a été publiée en 2018, où ils écrivaient :

> « Le racisme affecte toujours profondément notre culture, et il n'a pas sa place dans le cœur chrétien. Ce mal cause beaucoup de tort à ses victimes et corrompt les âmes de ceux qui nourrissent des pensées racistes ou préjudiciables. La persistance du mal du racisme est la raison pour laquelle nous écrivons cette lettre maintenant[2]. »

1. Pape François, Lettre encyclique *Fratelli tutti* sur la fraternité et l'amitié sociale, 3 octobre 2020.
2. Cf. Conférence des évêques catholiques des États-Unis, Lettre pastorale contre le racisme *Open wide our Hearts: The enduring Call to Love,* novembre 2018.

À PROPOS DE L'AUTEURE

Anne-Béatrice Faye est Sénégalaise. Elle appartient à la Congrégation des sœurs de Notre-Dame de l'Immaculée Conception de Castres en mission au Burkina Faso. Elle est professeur au Centre Saint-Augustin de Dakar et à l'Institut œcuménique Al Mowafaqa à Rabat (Maroc).

Les manifestations du racisme montrent ainsi que les progrès supposés de la société ne sont ni si réels ni assurés pour toujours. Dès lors, comment peut-on efficacement combattre et éradiquer le racisme, sachant qu'il évolue et se cache sous de nouvelles formes ? Cette question nous invite à réfléchir sur les stratégies nécessaires pour lutter contre le racisme, en tenant compte de sa capacité à se transformer et à persister malgré les efforts de sensibilisation et de législation. Elle interroge également sur la vigilance requise pour identifier et contrer ces nouvelles manifestations du racisme.

Comment peut-on efficacement combattre et éradiquer le racisme, sachant qu'il évolue et se cache sous de nouvelles formes ?

Trois axes constitueront la trame de cette modeste contribution. Après une clarification conceptuelle nécessaire, nous tenterons de redonner une visibilité aux stéréotypes qui permettent de mesurer l'impact de cette catégorisation sur les victimes (1). Même si parfois les frontières historiques entre racisme de fait et dénonciation du racisme restent floues, le second point nous renverra aux formes de marginalisation sociale, de stigmatisation, de domination et d'exploitation, institutionnalisées et largement pratiquées tant au niveau structurel que culturel. C'est dire que le racisme concerne toute forme de discrimination (2). Nous terminerons par quelques pas à faire pour s'ouvrir à la rencontre et à de nouvelles relations (3). Auparavant, rappelons le sens et l'usage des notions de race, racisme et racialisation.

Les usages polysémiques des notions de race et de racisme

Ces questions ont déjà été abordées[3]. Ainsi, la notion de race a été et demeure toujours une construction idéologique pour légitimer des politiques

3. Marie Peretti-Ndiaye, « Race, racisme, racialisation : que nous disent les discours ? », *Revue européenne des sciences sociales,* 54-1, 2016/1, p. 103-128 ; Georges Peters, *Racismes et races : histoire, science, pseudo-science et politique,* Éditions d'en bas, 1986 ; Thierry Féral, Alain Amar Hanania, *Le Racisme. Ténèbres des consciences,* L'Harmattan, 2004.

de domination ou de résistance raciales. L'histoire de l'idée de race est aussi en grande partie une histoire des idées entre l'Europe et le reste du monde non européen. Dans sa version la plus radicale, la race a porté une polarité et une conflictualité entre race noire et blanche que la traite et la colonisation ont tour à tour instrumentalisées et fonctionnalisées.

Quant au racisme, il ne commence pas là où un groupe se sent supérieur à un autre. Il est déjà raciste de penser qu'il y a des groupes qui se distinguent les uns des autres par des caractéristiques innées. À vrai dire,

> « le racisme survient lorsque, consciemment ou inconsciemment, une personne prétend que sa propre race ou son appartenance ethnique est supérieure. […] Il y a racisme quand une personne fait abstraction de la vérité fondamentale selon laquelle les êtres humains sont tous frères et sœurs parce qu'ils partagent une origine commune et sont tous pareillement faits à l'image de Dieu. […] Le racisme réside souvent dans notre cœur, et dans de nombreux cas, il a été placé là à notre insu, involontairement, par notre éducation et notre culture. […] Le racisme peut aussi être institutionnel, lorsque des pratiques ou des traditions traitent certains groupes de personnes de manière inéquitable. Les effets cumulés de ces péchés personnels en la matière ont conduit à des structures sociales d'injustice et de violence qui nous rendent tous complices de racisme[4]. »

LE RACISME SURVIENT LORSQUE, CONSCIEMMENT OU INCONSCIEMMENT, UNE PERSONNE PRÉTEND QUE SA PROPRE RACE OU SON APPARTENANCE ETHNIQUE EST SUPÉRIEURE.

Ces formes de racisme ne sont pas toujours explicites. Elles peuvent se manifester subtilement à travers des attitudes, des préjugés et des comportements qui discriminent les personnes en fonction de leur origine ethnique ou de leur couleur de peau. Aïcha témoigne :

4. Conférence des évêques catholiques des États-Unis, *op. cit.*

« Il y a moins d'un mois à Paris, ma "peau noire" est apparue au grand jour. Bien que ma conscience n'eût pas changé beaucoup, la réaction du monde à mon égard avait changé. Je me souviens avoir un jour appelé un salon de coiffure et demandé si je pouvais passer dans la journée pour faire teindre mes cheveux. On m'avait répondu : "Oui, bien sûr, nous vous ferons une place." Quand je suis entrée dans le salon quelques minutes plus tard, tout le monde a cessé de parler. J'ai vu l'hébétude et la confusion passer sur les visages des coiffeuses. Puis, une jeune femme blanche est venue m'accueillir. Elle cherchait ses mots. Elle m'a demandé si j'avais besoin d'aide, puis m'a dit, en s'excusant, que personne du salon ne s'occupait de ce type de cheveux. »

Ou encore : « D'où viens-tu ? »

« On est dans l'ascenseur avec la voisine, il fait chaud en été, on n'a rien à se dire : "Ah ! Il fait chaud, hein ? — Ouais, ouais. — Mais vous, vous avez l'habitude dans votre pays. — Mais oui, mais oui. Eh bien non, je n'ai pas l'habitude parce que je suis née à Paris, comme vous." »

Certaines paroles, certains actes et comportements constituent bel et bien un apprentissage de l'altérité où on a le sentiment d'être vu à la fois comme « noir » et américain ou français. Une des conséquences de cette différence est qu'on peut finir par se sentir étrangères dans son propre pays. Beaucoup font l'expérience d'une discrimination répétitive sur le marché du travail. C'est le cas de cette jeune femme qui, après avoir multiplié les candidatures pendant ses trois années de chômage, ne reçoit même plus de refus et, quand elle en parle, finit par ne plus trop savoir si elle est française ou non.

CERTAINES PAROLES, CERTAINS ACTES ET COMPORTEMENTS CONSTITUENT BEL ET BIEN UN APPRENTISSAGE DE L'ALTÉRITÉ.

Tous ces exemples montrent que le racisme interpersonnel se manifeste par des actes individuels de discrimination ou de préjugé. Des remarques désobligeantes, des blagues racistes ou des stéréotypes peuvent instaurer

un climat d'hostilité, de méfiance et de division au sein des communautés. Comment se manifeste le racisme structurel et culturel en Afrique et quelles sont les implications de ces formes de racisme sur les dynamiques sociales, politiques et économiques du continent ?

Le racisme structurel et culturel dans le contexte de l'Afrique

De nos jours chacun peut exprimer ses opinions et ses idées. C'est un droit pour tous. Il en ressort souvent une banalisation du racisme, car il paraît moins choquant d'entendre une personne raciste exprimer ses idées. On a ainsi des sociétés où le racisme ordinaire est omniprésent, où les personnes de couleur noire subissent quotidiennement le racisme. En effet, au quotidien, nous pouvons observer et ressentir diverses manifestations de racisme dans la société et au sein de nos communautés chrétiennes.

Au-delà du racisme évident qui est reconnu dans des situations banales ou tragiques, il existe d'autres formes de racisme qui ne sont pas nouvelles : le racisme structurel, culturel, au travail, dans l'éducation et lié aux conditions de vie. Autrement dit, il peut être intégré dans divers aspects de la société, créant des barrières systémiques et des inégalités profondes qui vont au-delà des actes individuels de discrimination.

Le racisme structurel est sans doute la forme la plus insidieuse. Il se manifeste à travers des politiques, des pratiques et des normes institutionnelles qui privilégient certains groupes ethniques au détriment d'autres tant dans la société qu'au sein de l'Église. Par exemple, certains postes de responsabilité sont souvent occupés par des personnes d'une seule origine ethnique, ce qui peut créer un sentiment d'exclusion et d'injustice parmi les membres des minorités ethniques.

LE RACISME STRUCTUREL EST SANS DOUTE LA FORME LA PLUS INSIDIEUSE.

Il est fréquent de rencontrer des inégalités dans l'accès aux ressources économiques. Par exemple, en Afrique du Sud, bien que l'apartheid soit

officiellement terminé, les disparités économiques entre les Blancs et les Noirs persistent. Les Noirs sud-africains continuent d'avoir un accès limité aux emplois bien rémunérés et aux opportunités économiques par rapport à leurs homologues blancs. Il en est de même pour les systèmes éducatifs dans certains pays africains. Dans certaines régions du Kenya, les enfants des communautés pastorales comme les Maasaï peuvent avoir un accès limité à une éducation de qualité par rapport à ceux des communautés agricoles majoritaires.

Le racisme culturel se manifeste ainsi par la valorisation de certaines cultures et la dévalorisation d'autres. Les pratiques culturelles des minorités peuvent être perçues comme inférieures, ce qui renforce le sentiment de marginalisation.

S'ouvrir à la rencontre et à de nouvelles relations

« Si un étranger réside avec vous dans votre pays, vous ne l'opprimerez pas. L'étranger qui réside avec vous sera pour vous comme un autochtone parmi vous, et vous l'aimerez comme vous-mêmes, car vous avez été étrangers dans le pays d'Égypte. Je suis l'Éternel, votre Dieu. » (*Lv* 19, 33-34) Ce passage rappelle aux Israélites leur propre expérience d'oppression en Égypte. Ils doivent donc traiter les étrangers (qui peuvent être de différentes races ou ethnies) avec amour et respect. Dans cette perspective, l'autre n'est pas seulement un être à respecter en raison de sa dignité intrinsèque, mais surtout un frère ou une sœur à aimer.

« Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres. Comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. À ceci, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres. » (*Jn* 13, 34-35) Jésus appelle ses disciples à s'aimer les uns les autres, ce qui transcende les barrières raciales et ethniques.

En Lui, la tolérance se transforme en amour fraternel, en tendresse et en solidarité active, particulièrement envers les plus petits de nos frères, parmi lesquels nous reconnaissons l'étranger avec qui Jésus s'est identifié. Au jour du jugement universel, le Seigneur nous rappellera : « J'étais étranger et vous

ne m'avez pas accueilli. » (*Mt* 25, 43) Mais dès aujourd'hui, il nous interpelle : « Je suis étranger, vous ne me reconnaissez pas ? »
« En vérité, je reconnais que Dieu ne fait point acception des personnes, mais qu'en toute nation celui qui le craint et qui pratique la justice lui est agréable. » (*Ac* 10, 34-35)

Conclusion

S'il faut conclure, disons que le racisme consiste à distinguer, à classer les personnes en raison de leur soi-disant race, de la couleur de leur peau, de leur religion, de leur origine nationale. Le racisme conduit à cesser de regarder l'être humain, l'individu, comme une personne singulière. Il la construit comme « Autre », membre d'un groupe, d'une espèce à laquelle on l'assimile – et que l'on dévalue. Catégoriser ainsi les humains, c'est oublier leur commune humanité.

De nombreuses personnes rencontrent des obstacles supplémentaires entravant la jouissance de leurs droits fondamentaux, du fait de leur race, leur langue, leur origine ethnique, leur culture, leur religion ou leur situation socio-économique ou simplement parce qu'elles sont membres d'une population autochtone, migrante, déplacée ou réfugiée. Comme dit le pape François, « le racisme est un virus qui mute facilement et qui, au lieu de disparaître, se dissimule, étant toujours à l'affût »[5].

Surmonter ces différentes formes de racisme, suppose de reconnaître que nous avons une origine commune et un lien unique avec le Créateur de tous. Nous sommes membres d'une seule et même famille, frères et sœurs. La dignité de chaque être humain, l'unité fondamentale du genre humain et l'appel à vivre en fraternité se trouvent confirmés et renforcés lorsque l'on accueille la Bonne Nouvelle que tous sont sauvés et rassemblés par le Christ de la même manière. Saint Paul nous le rappelle : « Il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car tous, vous êtes un dans le Christ Jésus. » (*Ga* 3, 28) ■

5. Pape François, *op. cit.* n° 97.

Embarqués ensemble dans notre commune maison

Patrick Salaün

Vivre à dix dans une grande maison est une passionnante aventure et un défi au quotidien[1] ! Il faut apprendre à vivre ensemble, et cette évidence est parfois une montagne à gravir. Respecter les sphères personnelles, préserver l'intimité essentielle… On ne se rend pas toujours compte qu'on « marche sur les plates-bandes de l'autre ». À cela s'ajoutent les différences culturelles et ethniques, les sensibilités politiques ou générationnelles. Les motifs d'incompréhension sont multiples et, paradoxalement, nourrissent la richesse d'une vie collective. La multiplicité des incompréhensions, si elles ne sont pas nommées, peut faire tanguer l'« embarcation ».

La multiplicité des incompréhensions, si elles ne sont pas nommées, peut faire tanguer l'« embarcation ».

1. Nous sommes huit colocataires, habitant ensemble une grande et vieille maison bretonne, à deux pas du centre de Lannion dans le nord de la Bretagne. C'est un choix inspiré par la nécessité de poser un signe missionnaire lisible de tous, de partager la vie de « gens normaux » sans autre projet que celui de vivre l'accueil mutuel, qui nourrit une vie de prêtre.

À propos de l'auteur

Patrick est prêtre, de la Mission de France, membre de l'équipe de Lannion, en Bretagne. Il est animateur, cuisinier, initiateur de projets. Il habite une colocation dans une grande maison.

Compagnon de table

Michel[2] est arrivé dans la maison il y a sept ans. Jeune Ivoirien, il avait fui un pays qu'il ne reconnaissait plus et qui avait failli lui prendre la vie[3]. Le jeune homme farouche des débuts s'est peu à peu transformé en compagnon de route joyeux et a contribué à « ouvrir la maison » tout autant que nos esprits. Son arrivée nous a fait entrer dans la dynamique de l'hospitalité.

« Les musulmans, il faut tous les tuer ! » Sortant d'un conflit dans lequel les religions avaient été instrumentalisées pour gagner le pouvoir, Michel vouait une haine solide à l'égard de ceux qui avaient failli lui ôter la vie, les « mercenaires de Ouattara » comme il les appelait. Je lui ai alors dit : « Je vais te présenter un musulman et on en reparlera. » Quelques semaines plus tard, il croise Fady. « Vous m'aviez parlé d'un musulman que vous vouliez me faire connaître » me rappelle-t-il. « Il est assis à tes côtés depuis le début de la soirée » lui ai-je alors fait remarquer.

Michel était souvent sidéré par notre méconnaissance des conséquences de la présence française en Afrique de l'Ouest. Il nous explique les raisons de la colère de la jeunesse ivoirienne, fondée sur la certitude que la France « tire toujours les ficelles ». Un soir d'échanges portant sur la Françafrique, Michel pose rageusement un pied sur la table du repas pour nous prendre tous à témoin de ses blessures. Nous restons cois. En vivant à ses côtés, je mesure les conséquences d'une éducation française qui a toujours fait de l'Afrique un continent de seconde zone. Le côtoyer nous a plongés dans la prise de conscience d'une tutelle que la jeunesse africaine ne supporte plus. Ce sont, depuis ce temps, quatre pays d'Afrique de l'Ouest qui se sont détachés de la France[4].

2. Les prénoms ont été changés pour les besoins de l'article.
3. On se souvient du conflit qui a opposé l'ancien président Gbagbo et son successeur Ouattara, auquel Michel a pris part.
4. Cf. discours du Premier ministre sénégalais, Ousmane Sonko, le 16 mai 2024, affirmant la prise d'autonomie de son pays à l'égard de la tutelle française.

La maison-refuge

Joséphine est une jeune femme congolaise, médecin de brousse au Nord-Kivu, région sinistrée par les conflits en cours. Elle a répondu à un appel d'offre d'emploi de l'hôpital de Lannion et a fait le voyage, laissant sa petite fille auprès de sa sœur. Mais elle apprend, le jour de son embauche, qu'elle ne fait pas l'affaire ! Nous l'avons accueillie. Régularisée au bout de quelques mois, elle a postulé sur un autre poste de médecin pour lequel elle attend une réponse.

Moussah vient du Mali, qu'il a fui quand il avait quinze ans. Après un long périple, il s'est retrouvé débouté du droit d'asile, et sans aucune ressource. Un soir de janvier, il nous appelle à l'aide. Il venait d'être expulsé de son ancien habitat du CADA[5] par un travailleur social (!). L'impasse administrative semble totale, mais la solidarité résiste. Moussah est un fin cuisinier, qui aime partager ses plats.

Jérôme est un jeune Français en reconstruction. Il a été exclu de son centre de formation, à la suite d'accusations infondées à son encontre. Il se reconstruit peu à peu, et l'action politique lui sert de matrice de restauration personnelle. Investi dans un parti très à gauche de la gauche, il adore convaincre ses interlocuteurs de l'intérêt de son engagement, et peu lui importe pour l'instant que sa parole ne soit pas très incarnée.

Sa régularisation fut compliquée car sa peau était trop claire pour être un vrai Soudanais !

Ahmed, lui, vient du Soudan du Nord, qu'il a fui sous la pression de son papa : « Va-t'en, sinon ils vont te tuer ! » Sa régularisation fut compliquée car sa peau était trop claire pour être un vrai Soudanais ! Le jour où la police est venue le chercher pour l'emmener dans un CRA[6], il a débarqué à la maison. C'est un compagnon généreux en sourires, et il prend peu à peu la mesure du chemin qu'il lui reste encore à parcourir pour être autonome.

5. CADA : centre d'accueil des demandeurs d'asile.
6. CRA : centre de rétention administrative.

Le choc des cultures

Il ne se passe pas une journée à la maison où ne soit abordée la question des racines et des différences culturelles. Les enjeux politiques ne sont jamais très loin. Un soir, Nabil, jeune homme camerounais qui nous a rejoints pour la nuit, regarde le match à nos côtés. Le but est inscrit par un Français portant un nom aux consonances africaines. S'ensuit un échange avec Ahmed, qui affirme qu'il est congolais. « Pas du tout. C'est un Camerounais ! » J'écoute distraitement, puis je pense qu'un tel attachement aux racines révèle le manque du pays. En fin de soirée, il se confie soudainement et nous raconte sa traversée ; les raisons d'un départ du pays car il aimait une femme qui ne partageait pas sa religion ; la mort de celle-ci et l'enfant dont il n'a plus de nouvelles… Nous sommes comme embarqués avec lui dans son bateau, allégeant un peu son bagage en l'écoutant.

CE QU'IL NOUS REVIENT DE LAISSER AU PORT, CE SONT LES PRÉJUGÉS, ET SURTOUT LES ÉVIDENCES INDUITES.

Ce qu'il nous revient de laisser au port, ce sont les préjugés, et surtout les évidences induites. Elles ne seront d'aucune utilité et risqueront, à un moment ou un autre, de faire pencher l'embarcation. La richesse de nos vies entremêlées ne repose que sur la conviction que nous avons tous à nous enseigner, tous à recevoir les uns des autres.

Autre sujet clivant : la visite d'un ami et de sa petite fille à la maison. Celui-ci vit en couple avec son compagnon. Au cours du dîner, la petite lance soudain : « Moi j'ai deux papas, et puis j'ai deux mamans ! » Tout le monde sourit. Un peu plus tard, Michel interroge le papa, qui lui répond très simplement : « Oui, je vis en couple avec un homme et nous nous sommes mariés. » Michel accueille l'information avec calme. Quelques mois déjà après son arrivée, il nous partageait dans un grand rire qu'avec ses copains, ils aimaient « pourchasser les homos… ». Notre réaction sidérée alors, puis l'échange qui avait suivi lui ont permis de saisir que les choses n'étaient pas si simples.

Le lendemain de cette rencontre, je suis pris à témoin du scandale que lui pose la situation de notre ami : « Ça n'est pas possible ! Vous les Européens,

vous avez perdu le sens des valeurs ! » Je mesure l'écart et l'impossibilité de se convaincre mutuellement. Nos cultures d'origine se posent comme des murs insurmontables. Je comprends alors mieux la réaction de rejet des évêques africains à la déclaration *Fiducia supplicans*[7] du dicastère. Un peu moins celle des évêques du grand ouest de la France…

PRENDRE LE TEMPS DE SE COMPRENDRE MUTUELLEMENT NÉCESSITE BEAUCOUP D'ÉNERGIE.

Les débats de politique internationale sont plus apaisés ! Prendre le temps de se comprendre mutuellement nécessite beaucoup d'énergie. Le clivage libéral ou nationaliste qui s'impose aujourd'hui dans la politique française trouve peu d'échos, même si notre jeune ami d'extrême gauche aime raviver les flammes. Finalement, les oppositions identitaires se dissolvent dans la cohabitation quotidienne. C'est une bonne nouvelle, qu'il faudrait partager à tous ! ■

7. *Fiducia supplicans* (« Confiance suppliante ») est la déclaration du dicastère pour la Doctrine de la foi autorisant la bénédiction non sacramentelle par un prêtre, de couples considérés par l'Église catholique comme étant « en situation irrégulière », et donc de couples homosexuels.

Une famille dans la diversité

Marie-Agnès et Séverin Pelletier

Il nous arrive souvent de nous poser cette question : comment se fait-il que chez certaines espèces végétales et animales, les individus cohabitent malgré des morphologies et une palette de couleurs garnie et que cela soit si complexe pour l'être humain ?

D'où nous vient, cette obsession, cette quête de supériorité, ce désir de domination dans l'histoire humaine qui a permis de classifier, hiérarchiser, pointer chez son *alter ego* des raisons de le déshumaniser ?

Rencontre

Née à Dakar, au Sénégal, j'ai eu la chance dès mes premières années de vie de côtoyer plusieurs communautés (libanaise, européenne…) à travers les commerçants, l'école, le personnel administratif, le spirituel (présence de congrégations ou de confréries), la santé… Très vite il m'a été donné de constater que certaines valeurs (courage, générosité, sens du devoir…) n'avaient ni pays, ni odorat encore moins une couleur.

C'est dans ce pays bien des années plus tard que j'ai rencontré celui qui, venu faire son service militaire en tant que professeur dans un établissement privé catholique géré par une congrégation de religieuses, allait devenir mon mari « gaulois » Séverin. Dans sa famille, son grand frère avait déjà été en coopération à Madagascar et leur père, agriculteur, président de l'AFDI

À PROPOS DE L'AUTEURE

Marie-Agnès Sarr-Pelletier (franco-sénégalaise, auto-entrepreneure) et Séverin Pelletier (directeur industriel) sont parents de quatre enfants. Ils ont vécu au Sénégal, en France et au Japon.

Heureux de nos sentiments naissants, nous décidâmes de découvrir un peu plus nos différents environnements, nos centres d'intérêts.

(association des Agriculteurs Français pour le Développement International) s'était déjà rendu à plusieurs reprises au Burkina Faso dans le cadre d'échanges.

Heureux de nos sentiments naissants, nous décidâmes de découvrir un peu plus nos différents environnements, nos centres d'intérêts, nos familles… je fus donc invitée à me rendre en France.

Visa

Nous étions loin de nous douter que ma première demande allait nécessiter beaucoup de patience et d'humilité. Tout simplement refusée et ceci sans aucune explication, au motif que c'était un visa touristique. À l'époque, l'ambassade de France au Sénégal fonctionnait avec un quota de demandes par jour (sur la base de quotas annuels négociés lors des échanges bilatéraux), du coup étaient servis les premiers arrivés. Certains se relayaient dès l'aube pour être sûrs de ne pas rentrer chez eux bredouilles surtout lorsqu'ils avaient fait plusieurs centaines de kilomètres en provenance des régions plus enclavées. Les demandes étaient traitées le matin et les résultats annoncés dans l'après-midi, aucun frais engagé n'était restitué en cas de refus.

Salariée, j'avais obtenu et déposé tous les documents demandés, enrichis par les recommandations de mon employeur. Sans l'intervention d'une amie, assistante d'un député, qui, après avoir pris connaissance de notre dossier accepta de se porter garante, je n'aurais pas pu vivre ce séjour d'un mois, l'occasion de faire connaissance avec certains membres (certains âgés, plus de 90 ans) de ma future belle-famille, des moment précieux et rassurants pour la construction de notre couple. À la fin de mon séjour, une fois rentrée à Dakar et constatation faite par l'ambassade, la garantie fut levée.

Forts entre autres de cette expérience, il était important pour nous, à travers notre mariage, de lancer des ponts, tisser des liens de part et d'autre de

l'Atlantique, partager et vivre les joies et les richesses de nos dimensions culturelles, politiques, spirituelles tantôt complémentaires et parfois opposées.

Engagement

Reconnaissants et conscients d'avoir tous deux baigné dans les eaux de foyers aimants, d'une Église universelle, nous nous réjouîmes de voir nos familles dialoguer, palabrer dans la même langue, constater des préoccupations communes. Il y a donc eu du mouvement, des compromis ou des renoncements pour célébrer nos fiançailles à Dakar, puis notre mariage : civil en France, religieux au Sénégal puis retour de mariage en France. Une fois nourris de toutes ces rencontres, c'est en Normandie que nous avons posé nos valises en tant que jeune couple.

Avec d'autres jeunes notamment issus des quartiers, nous avions tout naturellement créé l'association Domou Adouna c'est-à-dire Citoyens du monde. Un lieu de questionnement, d'affirmation d'identité, de ressourcement, de fraternité et de sororité bref un lieu de vie.

Travail

Malgré le fait d'avoir été assistante commerciale puis responsable d'équipe dans mon pays d'origine, je tenais à m'imprégner de l'écosystème professionnel français avant de postuler en entreprise.

C'est en ce sens que je me suis inscrite à une formation en lien avec le commerce. Tout se passait très bien jusqu'au moment où nous devions partir en stage pour valider cette dernière. Ma centaine de demandes s'était avérée infructueuse. La date limite approchant et toute la promo ayant trouvé sauf moi, notre référente m'avait alors suggéré de retirer ma photo de mon CV et de jouer sur mes prénom et nom de famille « qui passaient bien ». Bien entendu au début j'avais refusé par fierté, orgueil… non seulement j'avais quitté les miens, mes repères… il fallait en plus que je me dépouillasse d'une partie de mon identité. Une fois le dos au mur, j'ai suivi ses préconisations et peu de temps après avoir enlevé ma photo, les réponses positives ont

commencé à arriver. Une fois en entretien physique, les craintes et autres préjugés (de chaque côté) furent levés et c'est dans un environnement bienveillant que je pus réaliser mon stage et valider ma formation.

Famille

Bien des années plus tard, en 2017, c'est en famille avec nos quatre enfants que nous nous sommes rendus au Japon pour le travail (pays réputé nationaliste, parfois même raciste). L'épouse d'un ancien chef de Séverin nous avait partagé son mal-être au Japon lors des premiers mois qui suivirent son arrivée. Un sentiment d'indifférence, de transparence qui la rendait non-existante. C'est en connaissance de cause et dans l'optique d'instaurer un climat de confiance que nous avons pris les devants en arrivant dans notre quartier situé près de l'institut français à Tokyo. Nous avons donc préparé et distribué des courriers de présentation dans toutes les boîtes aux lettres de nos voisins. Ces derniers, agrémentés des dessins de nos enfants, puis transcrits en trois langues (français, anglais et japonais), évoquaient la composition de notre famille, de nos origines et de la formidable opportunité que nous avions de faire leur connaissance et vivre un nouvel enrichissement culturel… Non seulement, ils nous ont tous répondu mais ils ont été attentifs et disponibles tout au long de notre séjour, à travers des recommandations, des cadeaux… Ils étaient tous présents lors de notre fête de départ. Ce qui a suscité quelques interrogations chez des familles étrangères qui n'avaient pas eu cette opportunité.

Reconnaître en chacun sa part d'humanité, c'est le présent précieux qu'il nous a été donné d'ouvrir sur trois continents. Il est à préserver, à partager, à cultiver. Oui, il nous est arrivé d'entendre des mots ou des réflexions faisant écho à l'imaginaire de la classification selon la craniométrie, la céphalométrie, la couleur… Seulement nous avons tellement reçu de nos famille, de nos amis et de nos voisins que nous faisons le choix de la volonté de vivre sous le même ciel en sœur et frère en humanité riches de nos différences.
Nous nous estimons chanceux et reconnaissants. ■

Discriminations racistes en entreprise

Paul Israël

Dans le domaine de l'emploi, une discrimination se définit comme un traitement défavorable subi dans le cadre professionnel en lien avec l'un des 26 critères de discrimination ciblés par l'article L1132-1 du Code du travail. L'origine, l'appartenance à une ethnie, une nation ou une race, le nom de famille font partie des critères édictés par la loi.

Ainsi le Code du travail, qui combat toutes les formes de discrimination, stipule à l'article L1132-1 qu'« aucune personne ne peut être écartée d'une procédure de recrutement ou de nomination ou de l'accès à un stage ou à une période de formation en entreprise, aucun salarié ne peut être sanctionné, licencié ou faire l'objet d'une mesure discriminatoire, […] *en raison de son origine, […] de son appartenance ou de sa non-appartenance, vraie ou supposée, à une ethnie, une nation ou une prétendue race, […] de son nom de famille […]* ».

À PROPOS DE L'AUTEUR

Paul Israël est diacre de la Mission de France et fait partie de l'équipe du Val d'Orge.
Depuis longtemps, il porte la question de la justice au travail, d'abord comme inspecteur du travail, puis maintenant envoyé en mission auprès des chercheurs d'emploi dans la ville de Corbeil-Essonnes.

Les études sur la réalité vécue en entreprise

Les études récentes menées sur ce sujet, notamment celle réalisée en 2021 par le Défenseur des droits[1] et menée auprès des personnes âgées de 18 à 34 ans, font d'abord apparaître que l'origine ou la couleur de la peau arrivent en tête des motifs invoqués par cette tranche d'âge dans la perception des discriminations d'une manière générale dans la société française. Elle fait partie des quatre critères les plus cités avec l'apparence physique, l'identité de genre et l'orientation sexuelle.

49 % DES PERSONNES INTERROGÉES AFFIRMENT AVOIR ÉTÉ TÉMOINS DE DISCRIMINATION DANS LE DOMAINE DE L'EMPLOI.

La recherche d'un emploi arrive également en tête des domaines de discrimination cités (suivie de près par les contrôles de police, la recherche d'un logement et le déroulement de carrière) : 49 % des personnes interrogées affirment avoir été témoins de discrimination dans le domaine de l'emploi. Et 35 % des personnes interrogées rapportent avoir déjà été témoins d'une discrimination ou d'un harcèlement discriminatoire en raison de l'origine ou de la couleur de la peau dans l'emploi.

Cette même étude révèle que les jeunes femmes de couleur ayant des revenus nets inférieurs à 1 300 euros/mois déclarent deux fois plus de discriminations dans l'emploi que la population des jeunes du même âge (70 % contre 37 %).

Une autre étude de la Dares (ministère du Travail), réalisée également en 2021, portant sur la discrimination à l'embauche des personnes d'origine supposée maghrébine[2] révèle qu'à qualité comparable, les candidatures

1. *La perception des discriminations dans l'emploi,* étude réalisée par le Défenseur des droits en décembre 2021 (Études & résultats 14e baromètre) : https://www.defenseurdesdroits.fr/sites/default/files/2023-07/ddd-enquete-oit-14e-barometre-20211207.pdf.
2. *Discrimination à l'embauche des personnes d'origine supposée maghrébine : quels enseignements d'une étude par testing ?* étude réalisée par la Direction de l'Animation de la Recherche, des Études et des Statistiques (Dares analyse n° 67) en novembre 2021 : https://dares.travail-emploi.gouv.fr/publication/discrimination-lembauche-des-personnes-dorigine-supposee-maghrebine-quels-enseignements.

dont la consonance suggère une origine maghrébine ont 31,5 % de chance de moins d'être contactées par les recruteurs que celles portant un prénom et une origine française.

La triste réalité du terrain

Ces constats se croisent avec des témoignages qui me sont rapportés par des personnes travaillant en entreprise ou par des responsables d'entreprise.

La gérante d'une entreprise de service d'aide à la personne, employant une trentaine de salariés, me confiait récemment que de nombreux particuliers-employeurs employant des auxiliaires de vie se permettaient de l'appeler pour lui faire savoir que l'origine ethnique des aide-ménagères intervenant à leur domicile ne leur convenait pas, sans invoquer aucune autre raison qui aurait pu être liée au non-respect des obligations contractuelles.

Je suis aujourd'hui engagé dans un réseau qui accompagne des chercheurs d'emploi dans la ville de Corbeil-Essonnes. Il peut nous arriver d'être sollicités par des personnes nouvellement embauchées à propos de leurs conditions de travail.

Récemment, j'ai reçu le témoignage d'un salarié qui, depuis plusieurs mois, faisait l'objet d'un comportement discriminatoire dans son activité professionnelle. Son chef d'équipe s'autorisait à l'humilier publiquement par des propos stigmatisants liés à son origine ethnique et à sa nationalité. Il n'en dormait plus la nuit. Il cherchait à se défendre sans connaître les outils que le Code du travail mettait à la disposition de toute personne victime d'une telle discrimination. Je l'ai alors aidé, à sa demande, à rédiger un courrier à l'intention de son employeur reprenant les faits tels qu'ils s'étaient déroulés. Je l'ai mis aussi en relation avec les acteurs institutionnels compétents dans ce domaine. Le directeur de

SON CHEF D'ÉQUIPE S'AUTORISAIT À L'HUMILIER PUBLIQUEMENT PAR DES PROPOS STIGMATISANTS LIÉS À SON ORIGINE ETHNIQUE ET À SA NATIONALITÉ.

son entreprise a alors pris les choses très au sérieux et l'a convoqué pour lui faire confirmer la réalité des faits. Il est intervenu à bon escient et le respect du salarié a été rétabli dans l'entreprise, conformément aux dispositions du Code du travail. Mais, si les choses se sont calmées et un certain ordre public social a été rétabli, ce même salarié me confiait récemment qu'à présent il subissait une certaine pression au travail, comme si certaines personnes voulaient lui faire payer la démarche qu'il avait initiée. Cela n'est pas plus acceptable et il va lui falloir à présent le prouver. Il convient également de mentionner que c'est aussi parce qu'autour de lui s'est constitué un petit groupe de personnes désireux de le soutenir qu'il a eu le courage de sa démarche.

Un autre jeune, qui avait retrouvé du travail dans le BTP partageait qu'il était systématiquement exclu lors de la pause du repas de midi au restaurant avec le patron de l'entreprise et les ouvriers du chantier. Il ne pouvait s'empêcher d'établir une relation de cause à effet avec son origine étrangère. Et on ne peut s'empêcher de s'interroger sur le pourquoi d'un tel silence apparent de la part des autres ouvriers.

Un autre témoignage que j'ai recueilli concerne un jeune stagiaire étranger effectuant un stage en entreprise à la fin de sa première année de formation. Il ne s'exprimait pas bien en français certes mais possédait au terme de sa première année des compétences techniques indéniables qu'il souhaitait pouvoir mettre en œuvre dans l'entreprise qui l'accueillait et ce, à la demande et en accord avec son école de formation. Durant ces trois semaines, sa seule tâche ne fut que de balayer l'entreprise. Aux yeux de tous dans l'entreprise, il n'était pas capable de faire autre chose alors que le responsable de la formation avait clairement spécifié ses capacités techniques dans le domaine de la soudure et du meulage.

DURANT CES TROIS SEMAINES, SA SEULE TÂCHE NE FUT QUE DE BALAYER L'ENTREPRISE.

L'étude du Défenseur des droits précitée relève enfin que plus de la moitié (58 %) des jeunes victimes de discrimination ont entrepris des démarches à la suite des faits alors que 42 % des victimes subissent sans rien dire. C'est indéniablement aux institutions représentatives présentes dans les entreprises, lorsqu'elles existent, de se saisir de cette problématique en diligentant une enquête (conformément au Code du travail). En proposant d'en débattre au sein de ces mêmes institutions, lorsque des atteintes sont constatées, elles peuvent aussi favoriser la mise en œuvre de la loi du 27/01/2017, « Égalité et citoyenneté », qui impose désormais aux entreprises l'obligation de former à recruter sans discrimination. ■

Rabbin en dialogue dans les quartiers nord de Marseille

Haïm Bendao

Né en 1972 à Rosny-sous-Bois en Seine-Saint-Denis, j'ai passé mon enfance dans les quartiers populaires du 93 et j'ai été éduqué dans un contexte multireligieux. À 12 ans, ma vie a pris un tournant : je suis entré à la Yeshiva, école qui forme les futurs rabbins. À la Yeshiva, on ne faisait que parler : ça m'a plu et tout a commencé ainsi. J'ai poursuivi ces études tantôt en France, tantôt à New York.

En 1993, mon diplôme de rabbinat en poche, on m'a demandé d'aller à Marseille, et de choisir un arrondissement correspondant à mon ADN, et mon parcours de vie. J'ai repris la synagogue Ohel Yaacov, l'unique synagogue des quartiers nord. Là, je rencontre ma femme et nous donnons naissance à sept enfants qui ont tous fait de belles études. Je décide aussi de passer le diplôme d'éducateur spécialisé, nécessaire pour travailler auprès des jeunes du quartier.

Depuis 1996, j'œuvre dans les quartiers nord de Marseille à mon petit niveau à travers l'accueil des enfants et des écoles du quartier afin de leur faire

À PROPOS DE L'AUTEUR

Haïm Bendaho est rabbin dans les quartiers nord de Marseille.
Il y est résolument engagé auprès des jeunes et dans des initiatives avec des musulmans et des chrétiens.

découvrir la synagogue et les objets religieux, visite clôturée par un goûter. De plus, la chaude passion pour le club de l'Olympique de Marseille joue aussi un rôle important et on est capable de tous se retrouver pour supporter notre équipe.

Être juif dans les quartiers nord de Marseille

C'est logiquement que j'ai choisi les quartiers nord de Marseille, les quartiers populaires, les quartiers de la franchise, les quartiers de l'entraide spontanée. Les quartiers où on va parfois haïr celui que les médias nous présentent, mais aimer notre voisin avec lequel on a parlé. Je fais exprès de terminer par cette phrase sur laquelle j'aimerais rebondir, puisque c'est exactement ça le fond du problème. En effet, il est primordial de se faire connaître et ne pas rester le Juif sans nom ni prénom, ne pas être le Juif d'une bande dessinée antisémite, ne pas être le Juif des médias.

LUTTER CONTRE LA MÉCONNAISSANCE, EST UN TRAVAIL AU QUOTIDIEN.

Car oui, lutter contre la méconnaissance, est un travail au quotidien. Il faut aller pousser les portes, serrer des mains avec sincérité, partager, se faire connaître, expliquer le judaïsme, expliquer tous les courants de pensée.

Il est important d'admettre qu'il n'y a pas qu'une seule vérité, reconnaître qu'il n'y a pas de peuple élu et comprendre dans son profond intérieur qu'on est tous complémentaires et que Dieu a besoin de nous tous. Cette conception est primordiale pour assurer le vivre-ensemble.

Prêcher la paix et le dialogue

Mes contacts avec les imams sont permanents, particulièrement avec la mosquée voisine des Bleuets. Il nous arrive d'avoir ensemble des groupes d'études à la mosquée pour partager nos articles de foi et certains de nos rituels. Les jeunes jouent ensemble au football. Les « soirées pizza » et divers rassemblements sont un lien entre les deux communautés. Le ton monte très vite, les musulmans ne se privent pas de critiquer le gouvernement israélien

en des termes souvent abrupts ou cinglants, mais c'est une violence verbale spontanée qui canalise la colère de chacun. La violence physique, le racisme, la haine à l'égard des individus sont absents. Notre pratique religieuse est profondément respectée, comme nous respectons celle des autres.

NOTRE PRATIQUE RELIGIEUSE EST PROFONDÉMENT RESPECTÉE, COMME NOUS RESPECTONS CELLE DES AUTRES.

J'estime qu'il faut parler à tout le monde. C'est la raison pour laquelle je n'hésite pas à me rendre dans les églises, dans les mosquées. À force de parler, ça fait son chemin. On me dit que ça ne sert à rien. Mais je m'en fous. Je n'ai pas d'obligation de réussite mais j'ai l'obligation d'essayer. Il est primordial de le faire en milieu scolaire. Ma première intervention dans une école remonte à l'assassinat de Samuel Paty, à l'automne 2020, avec un imam et un prêtre. Les élèves ont eu des propos très virulents, mais grâce au dialogue, on a réussi à ouvrir un peu les esprits.

Continuer, même après le 7 octobre 2023

Depuis le début du conflit entre le Hamas et Israël, je continue, même si certains imams ont suspendu les contacts. Je suis à l'affût des liens à entretenir. À la synagogue, les discours de haine sont bannis : je n'accepterai jamais quelqu'un d'islamophobe. Ce qui s'est passé le 7 octobre, c'est grave. Mais ce qui s'est passé là-bas, c'est là-bas. Il ne faut pas tout mélanger. Je continue mes rencontres, parfois avec des imams controversés pour leurs positions anti-israéliennes sur le conflit à Gaza. On me dit : « Mais Haïm, comment tu peux discuter avec ces gens ? » Mais c'est justement là qu'il faut faire ce travail de dialogue. Parce que rien n'est fixé dans le marbre.

Finalement, la seule manière de connaître l'autre (son prochain) est d'aller à sa rencontre et non de se contenter de la représentation souvent biaisée que donnent les médias de chacun de nous. ■

La Bible est-elle raciste ?

Olivier Bourion

Comment se comporter avec les étrangers ? Individuellement et collectivement… En temps de prospérité et en temps de crise… Dans la guerre et dans la paix… Cette question n'est pas nouvelle. Elle traverse tout le récit biblique. Or, la réponse n'est pas si simple et appelle quelques nuances que notre mentalité contemporaine pourrait bien avoir du mal à admettre. La Bible distingue en effet deux mots différents pour désigner l'étranger.

L'étranger menaçant

Il y a d'abord l'étranger de passage (en hébreu : le *nokri*) à qui on doit accorder l'hospitalité pour un temps. Mais les obligations envers lui semblent s'arrêter là. Avec sa culture et ses idoles il est considéré *a priori* comme une menace pour l'homme de la Bible, qui risque à son contact de se laisser contaminer par d'autres manières de vivre et d'oublier les exigences de l'alliance avec Dieu. Les invitations à se méfier de l'étranger (et plus encore de l'étrangère) ne manquent pas. Dans la mentalité biblique, ce qui est valorisé avant tout, c'est bien la distinction, en particulier

DANS LA MENTALITÉ BIBLIQUE, CE QUI EST VALORISÉ AVANT TOUT, C'EST BIEN LA DISTINCTION.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Olivier Bourion, est prêtre du diocèse de Saint-Dié, membre d'une équipe de la Mission de France. Il est bibliste, ancien supérieur du séminaire de l'Institut catholique de Paris. Il est aujourd'hui curé-doyen de Mirecourt.

dans ce qui touche le vivant. Force est de constater que le métissage n'est pas vraiment bien vu !

Dès les premiers versets de la Bible, Dieu distingue ce qui était jusqu'alors vide et vague (en hébreu : *tohu-bohu*) pour que chaque élément du cosmos ait une place qui lui soit propre : la lumière et les ténèbres ; les eaux, le ciel et la terre ; les jours de l'année (grâce au repère que constitue le cours des astres) ; les différentes espèces de plantes et d'animaux ; et enfin l'homme et la femme. Plus tard, lors de l'épisode de la tour de Babel, il fait s'écrouler le projet d'une humanité uniforme en dispersant les humains sur toute la surface de la terre (*Gn* 11, 9), chacun avec sa langue et sa culture. Puis, peu à peu, Dieu ira même jusqu'à sélectionner un peuple particulier à qui seul il donnera les commandements de l'Alliance pour le distinguer et le séparer de tous les autres.

La Bible est-elle raciste ?

Alors ? La Bible est-elle raciste ? Pour se libérer de cette accusation il faut replacer cette méfiance de l'étranger dans le contexte où ont été écrits une grande partie des récits de l'Ancien Testament : le retour d'exil. Un peuple, Israël, est autorisé à revenir dans le pays de ses ancêtres où il se trouve désormais minoritaire. Dans ces conditions, rester dans l'entre-soi en préservant son identité semble une question de survie.

L'étranger familier

Mais il existe aussi un autre type d'étranger : celui qui s'installe durablement dans le pays ou qui s'y trouve déjà depuis bien longtemps. La Bible l'appelle le *ger.* Israël, en effet, n'a jamais vécu seul sur la terre que Dieu lui a confiée. Habitant à ses côtés, le *ger* entretient avec lui des liens constants. Les commandements de l'Alliance le concernent et fixent pour lui des droits et des devoirs (*Dt* 1, 16). Il est concerné par le repos du sabbat (*Ex* 20, 10) et, s'il est circoncis, il peut même participer à la fête de la Pâque comme s'il était un véritable Israélite (*Ex* 12, 48).

Le prophète Ezékiel, envisageant le retour d'exil, prévoit que le *ger* et l'Israélite reprennent possession ensemble du pays perdu (*Ez* 47, 22). Un passage d'Isaïe annonce même que le Temple de Jérusalem reconstruit accueillera largement les étrangers désirant sincèrement s'attacher à Dieu et suivre son alliance, devenant ainsi une « maison de prière pour tous les peuples. » (*Is* 56, 6-7) Le *ger* finit ainsi par renvoyer à la posture du prosélyte, c'est-à-dire (contrairement à notre conception moderne du « prosélytisme ») celui qui, sans aucune contrainte, décide d'unir son destin à celui d'un autre peuple. Le modèle par excellence de la prosélyte est Ruth la Moabite qui, veuve d'un Juif, décide de suivre sa belle-mère Noémi dans un pays de Juda qui n'est pas le sien et où, après avoir épousé le riche vieillard Booz, elle finira par devenir l'arrière-grand-mère du roi David !

Comment ne pas donner à ses voisins ce qu'on a reçu soi-même du Seigneur ?

Tout n'est pas toujours aussi simple. Certaines traditions bibliques, en effet, notamment celles liées à la reconstruction au retour de l'exil (Esdras, Néhémie), présentent l'assimilation du *ger* moins comme un droit qu'il peut librement exercer que comme un devoir auquel il est soumis. Quoi qu'il en soit, nombreux sont les textes de l'Ancien Testament où Dieu demande à son peuple, non seulement d'accepter l'existence du *ger*, mais de l'aimer comme lui-même (*Lv* 19, 34). En effet, Israël doit se souvenir qu'il a été lui aussi étranger en Égypte où il a bénéficié de la protection de Dieu qui prend toujours le parti de l'immigré (*Dt* 10, 18-19). Comment ne pas donner à ses voisins ce qu'on a reçu soi-même du Seigneur ?

D'une certaine manière, le cohabitation avec l'étranger est une invitation pour l'homme de la Bible à ne pas s'installer dans des réflexes de propriétaire, mais à accepter de vivre lui-même comme un étranger sur son propre sol. En effet, dans la Bible, le droit de propriété est toujours relatif. Le seul propriétaire de la Terre sainte, c'est Dieu lui-même ; Israël n'en est que le gérant : « La terre ne sera pas vendue sans retour, car la terre est à moi et vous n'êtes pour moi que des immigrés, des hôtes (*gerîm*). » (*Lv* 25, 23)

Dans ce contexte, le *ger*, contrairement au *nokri*, est moins un défi à surmonter qu'un don à recevoir, car il rappelle à Israël ce qu'il est lui-même et ne cessera jamais d'être : un étranger qui doit encore tout attendre de Dieu. Aujourd'hui encore, lors de la fête des Tentes qui a lieu au début de l'automne, chaque famille juive est invitée à vivre pendant une semaine à la manière des nomades, sous une hutte de branchages, pour se rappeler les quarante ans passés par les ancêtres dans le désert. L'homme religieux ne saurait être un homme installé.

L'HOMME RELIGIEUX NE SAURAIT ÊTRE UN HOMME INSTALLÉ.

Étranger, l'homme de la Bible le redevient d'ailleurs très vite au cours de son histoire, mais cette fois-ci volontairement. En effet, progressivement à partir du V^e^ siècle avant notre ère, l'unification du Proche-Orient par les Perses, puis les Grecs, conduit de nombreux Juifs à s'installer un peu partout : Égypte, Mésopotamie, bassin méditerranéen… Certains s'engagent comme mercenaires au service d'un roi et reçoivent à leur retraite un lot de terre qu'ils transmettent à leurs descendants. D'autres se lancent tout simplement dans le commerce. On passe alors de l'exil forcé à la diaspora consentie. Si bien qu'à l'époque où naît Jésus, la grande majorité des Juifs n'habitent plus leur pays. C'est le cas de Paul, Juif de culture grecque et de citoyenneté romaine, né à Tarse, dans la province de Cilicie au sud de l'actuelle Turquie !

Cette dissémination croissante du monde juif favorise les interactions avec l'extérieur. Certains non-Juifs finissent par se convertir en devenant prosélytes à la manière de Ruth. D'autres, beaucoup plus nombreux, sans aller jusque-là, forment un groupe de sympathisants (les « craignant-Dieu »). Ils prient le Dieu unique, vont à la synagogue, lisent les Écritures et s'efforcent de pratiquer la plupart des commandements. Ce réseau un peu hybride, à mi-chemin entre monde juif et monde païen, deviendra un milieu privilégié pour la diffusion du christianisme. Pensons à l'eunuque de la reine d'Éthiopie (*Ac* 8) ou au centurion romain Corneille (*Ac* 10).

Soi-même comme étranger

Jésus est un vrai Juif et le restera. On l'entend d'ailleurs à plusieurs reprises affirmer la place unique que tient pour Dieu le peuple qu'il a choisi (*Mt* 5, 17 ; 15, 15 ; *Jn* 4, 22). Pourtant, dès le départ, il ouvre sa mission et son cœur à toute l'humanité, à commencer par ceux qui sont les plus méprisés. Une fois ressuscité, il envoie ses apôtres faire des disciples dans toutes les nations (*Mt* 28, 19). Lorsque l'Esprit Saint est donné aux apôtres, leur permettant de se faire comprendre dans toutes les langues parlées par les Juifs de la diaspora présents à Jérusalem à l'occasion de la Pentecôte, le caractère universel du christianisme est déjà manifesté. Mais, contrairement à ce qu'on dit souvent, la Pentecôte n'est pas l'anti-Babel : l'Évangile ne supprime pas la diversité des langues et des cultures, il les traverse. Le christianisme n'invente ni une langue, ni une culture nouvelle, mais il vient les habiter pour les transformer.

Une fois encore, tout n'est pas idyllique. L'Église de la première génération, constituée de Juifs de diverses tendances, n'abordera pas sans crainte la question de l'accueil des étrangers, comme en témoigne le livre des *Actes* où l'on se demande si les nouveaux disciples du Christ doivent être assimilés au judaïsme en recevant la circoncision (*Ac* 15). Il faudra du temps pour que le christianisme franchisse les frontières culturelles et religieuses qui marquent profondément le monde antique.

Avec le christianisme, les distinctions entre les peuples ne sont ni abolies ni dévalorisées, mais elles sont dépassées par une identité nouvelle qui traverse toutes les autres : l'appartenance au Corps du Christ. Cette appartenance détruit le « mur de la haine » qui séparait les Juifs et les païens pour créer un seul homme nouveau (*Ep* 2, 14-15). Désormais, « il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous (ne font) plus qu'un dans le Christ Jésus » (*Ga* 3, 27-29).

La foi chrétienne, sans abolir les frontières, les subvertit radicalement, puisque désormais, la seule identité qui compte est celle d'enfant de Dieu.

De même, toute idée de propriété s'effondre devant cette révélation : rien, même pas ma propre vie ne m'appartient désormais (*1 Co* 7, 30), mais j'appartiens à la Vie qui ne fait qu'un avec le Christ (*1 Co* 3, 21-23). Les chrétiens, citoyens des cieux (*Ph* 3, 20), ne sont jamais vraiment chez eux. « Ils résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers domiciliés. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyen, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie, et toute patrie leur est une terre étrangère », selon la magnifique formule de la *Lettre à Diognèt*e. Le terme traduit ici par « étrangers domiciliés » (*paroïkoï*), a d'ailleurs donné le mot « paroissien » ! Un paroissien est le contraire d'un individu installé, parce qu'il sait que ses racines les plus profondes sont dans le Ciel et que sa vraie patrie n'est rien d'autre que le Cœur de Dieu.

Certes, la Bible ne développe pas de discours multiculturaliste ou antiraciste. Ces notions, sans lui être totalement étrangères, ne sont guère pertinentes dans un monde antique où l'individu ne peut se définir que par l'appartenance à un groupe, à une cité, à un peuple. Mais elle fait bien mieux que cela : elle subvertit les identités et renverse les perspectives.

Tout en respectant les frontières sans lesquelles la diversité est un leurre, elle nous rappelle que la meilleure façon d'apprendre à vivre avec l'étranger, c'est de l'être soi-même. Le mot « hôte » ne désigne-t-il pas à la fois l'accueillant et l'accueilli ? C'est dans ce double sens que le christianisme peut être envisagé comme la religion de l'hospitalité.

Nous sommes invités à passer d'une morale autocentrée de l'accueil de l'autre à l'éthique dynamique du décentrement de soi où l'on accepte de perdre ses repères pour se laisser soi-même accueillir. Ainsi, l'hospitalité à la manière chrétienne pourrait se définir, pour parodier un titre de Paul Ricoeur, comme l'art de se recevoir soi-même comme un autre. ■

La doctrine sociale de l'Église face au racisme

Un enseignement récent mais ferme et constant

Christian Pian

Alors même que l'histoire du christianisme dans son rapport à ce qu'on appelle – aujourd'hui – le racisme est complexe[1], la pensée chrétienne depuis le XX^e^ siècle et singulièrement la doctrine sociale de l'Église catholique ont su développer une réflexion proposant des points de repère fermes pour résister au racisme.

La réaction à l'antisémitisme nazi

C'est sans conteste le dossier de l'antisémitisme avec la figure extrême qu'il prit dans le nazisme qui provoqua l'Église catholique à intégrer dans sa doctrine sociale un enseignement explicite et qui deviendrait constant contre le racisme. Ce fut fait de façon particulièrement solennelle avec l'encyclique *Mit brennender Sorge* en 1937 qui, diffusée dans le plus grand secret, fut lue en chaire dans toutes les églises d'Allemagne, le 21 mars, jour du dimanche des Rameaux. Ce texte présente sans ambiguïté toute idolâtrie de la race comme écartant de la vraie foi : « Quiconque prend la race, ou le peuple […] et les divinise par un culte idolâtrique, celui-là renverse et fausse l'ordre des choses

1. Pour un aperçu synthétique, cf. l'article de Fred Poché « Racisme » dans L. Lemoine, É. Gaziaux et D. Müller (dir.), *Dictionnaire encyclopédique d'éthique chrétienne,* Paris, Cerf, 2013, p. 1679-1691.

À PROPOS DE L'AUTEUR

Christian Pian est diacre du diocèse de Nanterre. Il est maître de conférences honoraire à l'Institut catholique de Paris. Il est membre du comité de rédaction de la *LAC*.

créé et ordonné par Dieu : celui-là est loin de la vraie foi en Dieu et d'une conception de la vie répondant à cette foi. » (*MbS* 12) L'idée même d'une religion qui serait envisagée dans les frontières d'une seule race est à rejeter : « Seuls des esprits superficiels peuvent tomber dans l'erreur qui consiste à parler d'un Dieu national, d'une religion nationale ; seuls ils peuvent entreprendre la vaine tentative d'emprisonner Dieu […] dans les frontières d'un seul peuple, dans l'étroitesse de la communauté de sang d'une seule race. » (*MbS* 15)

DÈS LA FIN DE LA SECONDE GUERRE MONDIALE, L'ÉGLISE ENTREPRIT DE CLARIFIER SES POSITIONS VIS-À-VIS DU JUDAÏSME POUR SORTIR DÉFINITIVEMENT DES DÉRIVES CATHOLIQUES DE L'ANTIJUDAÏSME.

Dès la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'Église entreprit de clarifier ses positions vis-à-vis du judaïsme pour sortir définitivement des dérives catholiques de l'antijudaïsme qui s'était mué chez certains, jusque dans les années 1930, en un véritable antisémitisme racial. Ce fut l'occasion de réorienter l'enseignement sur Israël et le judaïsme. L'idée d'une contradiction essentielle entre antisémitisme et christianisme fut tout particulièrement soulignée lors de la Conférence internationale de Seelisberg (30 juillet-5 août 1947) qui produisit les « Dix Points de Seelisberg », directement inspirés des thèses de Jules Isaac sur l'antisémitisme chrétien et les moyens d'y remédier. Un élargissement et une actualisation des perspectives sur le racisme se firent dans les années 1950, puis au début des années 1960, avant le concile Vatican II. Le dominicain Yves Congar fut un précurseur à cet égard avec son petit ouvrage *L'Église catholique devant la question raciale*, paru en 1953 dans une collection de l'UNESCO. Si Congar y exprime encore la position de l'Église sur les questions d'eugénisme et d'antisémitisme dans la suite du racisme nazi, il envisage de nouvelles réalités venant questionner l'Église avec les rapports entre l'évangélisation et la colonisation, et les difficultés de cohabitation entre « Blancs » et hommes de couleurs.

Les affirmations dans le contexte de la décolonisation

L'encyclique *Pacem in terris* de Jean XXIII en 1963 a permis de souligner que les discriminations raciales n'ont pas de justification dans le contexte de la décolonisation : « Les hommes de tout pays et continent sont aujourd'hui citoyens d'un État autonome et indépendant, ou ils sont sur le point de l'être. Personne ne peut être soumis à des pouvoirs politiques étrangers à sa communauté ou à son groupe ethnique. […] Maintenant en effet s'est propagée largement l'idée de l'égalité naturelle de tous les hommes. Aussi, du moins en théorie, ne trouve-t-on plus de justification aux discriminations raciales. » (*PT* 3-44) L'encyclique précise dans le même sens que le racisme doit être exclu des relations internationales : « La vérité doit présider aux relations entre les communautés politiques. Cette vérité bannit toute trace de racisme ; l'égalité naturelle de toutes les communautés politiques en dignité humaine doit être hors de conteste. » (*PT* 86)

L'ENCYCLIQUE PRÉCISE DANS LE MÊME SENS QUE LE RACISME DOIT ÊTRE EXCLU DES RELATIONS INTERNATIONALES.

Avec Vatican II et *Gaudium et spes* (1965), c'est notamment dans la perspective de sa mission universelle que l'Église réaffirme qu'elle n'est liée à aucune race ou nation et elle voit son ouverture à tous comme une source d'enrichissement : « L'Église envoyée à tous les peuples de tous les temps et de tous les lieux n'est liée d'une manière exclusive et indissoluble à aucune race ou nation. […] Constamment fidèle à sa propre tradition et tout à la fois consciente de l'universalité de sa mission, elle peut entrer en communion avec les diverses civilisations : d'où l'enrichissement qui en résulte pour elle-même et pour les différentes cultures. » (*GS* 58, 3)

La prise en compte de la liberté religieuse à Vatican II

Les textes de Vatican II sur les relations de l'Église avec les religions non chrétiennes et sur la liberté religieuse seront aussi l'occasion d'affirmations fortes sur le racisme et la discrimination. *Nostra ætate* (1965) se termine ainsi par un développement sur la fraternité universelle qui doit exclure toute

discrimination : « L'Église réprouve donc, en tant que contraire à l'esprit du Christ, toute discrimination ou vexation dont sont victimes des hommes en raison de leur race, de leur couleur, de leur condition ou de leur religion. » (*NA* 5) La déclaration *Dignitatis humanæ* émet, quant à elle, la demande suivante : « Le pouvoir civil doit veiller à ce que l'égalité juridique des citoyens, qui relève elle-même du bien commun de la société, ne soit jamais lésée, de manière ouverte ou occulte, pour des motifs religieux, et qu'entre eux aucune discrimination ne soit faite. » (*DH* 6)

Le refus du racisme dans les relations internationales et face aux migrations

Populorum progressio (1967), dans le prolongement du concile, vient préciser la vision du Magistère sur le développement intégral de l'homme et le développement solidaire de l'humanité en insistant sur la nécessité d'une équité dans les relations internationales. À ce titre, l'encyclique compte, parmi les obstacles à surmonter, le nationalisme et le racisme qu'elle aborde en les mettant en relation : « D'autres obstacles encore s'opposent à la formation d'un monde plus juste et plus structuré dans une solidarité universelle : nous voulons parler du nationalisme et du racisme. » (*PP* 62) Elle insiste sur le fait que le racisme est cause de division et de haine non seulement entre les nations mais au sein même des États : il est « un ferment de division, et de haine au sein même des États quand, au mépris des droits imprescriptibles de la personne humaine, individus et familles se voient injustement soumis à un régime d'exception, en raison de leur race ou de leur couleur » (*PP* 63).

Dans la lettre apostolique *Octogesima adveniens* (1971) qu'il adresse pour le 80e anniversaire de *Rerum novarum* au cardinal Roy (alors président de la Commission Justice et Paix), Paul VI traite, comme relevant de nouveaux problèmes, des personnes qu'il appelle « les victimes des mutations ». Il entend par là ceux qui se trouvent « lésés » face aux mutations rapides – industrielles notamment –, ceux qui apparaissent comme étant de « nouveaux pauvres » et dont certains sont nommés : « handicapés et inadaptés, vieillards, marginaux d'origines diverses » (cf. *OA* 15). Dans ce contexte, il fait ensuite le

lien avec les victimes des discriminations et notamment avec les travailleurs émigrés qui ne doivent pas être considérés comme des citoyens de seconde zone. Paul VI réaffirme ici qu'il est injustifiable et inadmissible que l'on maintienne ou introduise « une législation et des comportements, inspirés systématiquement par les préjugés racistes » car « les membres de l'humanité partagent la même nature et, par conséquent, la même dignité avec les mêmes droits et les mêmes devoirs fondamentaux ». Il conclut qu'« au sein d'une commune patrie, tous doivent être égaux devant la loi, trouver un accès égal à la vie économique, culturelle, civique ou sociale, et bénéficier d'une équitable répartition de la richesse nationale » (*OA* 16).

AU SEIN D'UNE COMMUNE PATRIE, TOUS DOIVENT ÊTRE ÉGAUX DEVANT LA LOI, TROUVER UN ACCÈS ÉGAL À LA VIE ÉCONOMIQUE, CULTURELLE, CIVIQUE OU SOCIALE,

À la fin des années 1980, un document de la Commission pontificale Justice et Paix venait encore chercher à « contribuer à éclairer et stimuler les consciences ». Intitulé *L'Église face au racisme. Pour une société plus fraternelle* (1988), ce texte propose, de façon développée (plus de quarante pages), une relecture historique des comportements racistes au cours de l'histoire avant d'envisager les formes contemporaines du racisme dont le régime de l'apartheid qui n'avait pas encore pris fin en Afrique du Sud et qui est qualifié de « cas extrême d'une vision de l'inégalité des races » (n° 9). Il présente ensuite la vision chrétienne qui tient dans la reconnaissance de « la dignité de toute race et l'unité du genre humain » pour des motifs théologiques (n° 17-23) avant de proposer des orientations pastorales suggérant de quelles façons les chrétiens peuvent contribuer à « promouvoir, avec les autres, la fraternité entre les races » (n° 24*sq*).

Le projet de la fraternité universelle comme seul vrai remède au racisme

C'est, on le sait, en misant sur la contribution à cette nécessaire fraternité que, plus près de nous, le pape François va s'opposer à toute forme de racisme. Concrètement, François voit le racisme à l'œuvre dans une émergence accrue,

ces dernières années, d'attitudes qu'il résume ainsi par exemple dans un discours à l'Académie pontificale des sciences sociales le 2 mai 2019 : « L'Église observe avec préoccupation la réapparition, presque partout dans le monde, de courants agressifs envers les étrangers, en particulier les immigrés, ainsi que ce nationalisme croissant qui néglige le bien commun. » Le racisme est vu, par ailleurs, comme relevant des vices principaux de la politique dans le message pour la célébration de la Journée de la paix de cette même année 2019 (« La bonne politique est au service de la paix », 52e Journée mondiale de la paix, 1er janvier 2019) :

> « Ces vices (de la vie politique), qui affaiblissent l'idéal d'une authentique démocratie, sont la honte de la vie publique et mettent en danger la paix sociale : la corruption – sous ses multiples formes d'appropriation indue des biens publics ou d'instrumentalisation des personnes –, la négation du droit, le non-respect des règles communautaires, l'enrichissement illégal, la justification du pouvoir par la force ou par le prétexte arbitraire de la "raison d'État", la tendance à s'accrocher au pouvoir, la xénophobie et le racisme, le refus de prendre soin de la Terre, l'exploitation illimitée des ressources naturelles en raison du profit immédiat, le mépris de ceux qui ont été contraints à l'exil. »

La dernière encyclique de François, *Fratelli tutti* (2020), peut être vue comme un apport majeur nécessaire pour penser et s'engager contre le racisme en cherchant à promouvoir la fraternité et l'amitié sociale. Car, comme le constate le pape, « le racisme qui se cache et réapparaît sans cesse » vient nous rappeler que « les progrès supposés de la société ne sont ni si réels ni assurés pour toujours » (*FT* 20). Comme il l'exprime encore en d'autres termes, même dans nos sociétés ouvertes et censées intégrer tout le monde, « le racisme est un virus qui mute facilement et qui, au lieu de disparaître, se

La dernière encyclique de François, *Fratelli tutti* (2020), peut être vue comme un apport majeur nécessaire pour penser et s'engager contre le racisme en cherchant à promouvoir la fraternité et l'amitié sociale.

dissimule, étant toujours à l'affût » (*FT* 97). Au total, comme cela est rappelé dans le dernier chapitre de l'encyclique, c'est en tant que croyants que nous nous trouvons face à un défi toujours à relever ; à savoir « retourner à nos sources pour nous concentrer sur l'essentiel : l'adoration de Dieu et l'amour du prochain, de manière à ce que certains aspects de nos doctrines, hors de leur contexte, ne finissent pas par alimenter des formes de mépris, de haine, de xénophobie, de négation de l'autre » (*FT* 282). ■

Résonances

Le prochain sans frontières

Dominique Fontaine

Les débats qui agitent la France depuis cet été font remonter à la surface des eaux troubles le démon du racisme, que depuis des années certains courants continuaient à entretenir, en faisant des étrangers les boucs émissaires des difficultés sociales. Je me souviens avoir entendu un jour à la télévision Jean-Marie le Pen s'appuyer sur l'Évangile en disant : « Jésus a dit : "Tu aimeras ton prochain." Il n'a pas dit : "Tu aimeras ton lointain."… » Et il avait poursuivi son discours sur les Arabes et les Noirs.

Ce souvenir a résonné en moi à la lecture de l'encyclique du pape François Fratelli tutti, *en particulier lorsque celui-ci commente la parabole du Bon Samaritain, dans l'extrait que je vous propose. Par les temps qui courent, cette belle lettre vaut le coup d'être relue en entier pour nous stimuler dans notre combat contre le racisme.*

80. Jésus a proposé cette parabole pour répondre à une question : qui est mon prochain ? Le mot "prochain" dans la société du temps de Jésus indiquait d'ordinaire celui qui était le plus proche, le voisin. On considérait que l'aide devait aller en premier lieu à celui qui appartient au même groupe que soi, à sa propre race. Un Samaritain, pour certains Juifs de cette époque, était considéré méprisable et impur, et on ne l'incluait pas parmi les proches qui devaient être aidés. Jésus, Juif, transforme complètement cette approche : il ne nous invite pas à nous demander qui est proche de nous, mais à nous faire proches, prochains.

81. Ce qui est proposé, c'est d'être présent aux côtés de celui qui a besoin d'aide, sans se soucier de savoir s'il fait partie ou non du même cercle d'appartenance. Dans ce cas-ci, c'est le Samaritain qui s'est fait proche du Juif

blessé. Pour se faire proche et présent, il a franchi toutes les barrières culturelles et historiques. La conclusion de Jésus est une requête : « Va, et toi aussi, fais de même. » (*Lc* 10, 37) Autrement dit, il nous exhorte à laisser de côté toutes les différences et, face à la souffrance, à devenir proches de toute personne. Donc, je ne dis plus que j'ai des « prochains » que je dois aider, mais plutôt que je me sens appelé à devenir un prochain pour les autres.

82. Le problème, c'est que, Jésus le souligne intentionnellement, le blessé était un Juif – habitant de Judée – tandis que celui qui s'est arrêté et l'a aidé était un Samaritain – habitant de Samarie. Ce détail est d'une importance exceptionnelle dans la réflexion sur un amour ouvert à tous. Les Samaritains habitaient une région gagnée par les rites païens et, aux yeux des Juifs, cela les rendait impurs, détestables, dangereux. De fait, un ancien texte juif qui mentionne les nations détestées se réfère à la Samarie, en affirmant même qu'elle n'est pas une nation (cf. *Si* 50, 25) ; et il poursuit que c'est « le peuple stupide qui demeure à Sichem » (v. 26).

83. Cela explique pourquoi une Samaritaine, lorsque Jésus lui a demandé à boire, a répondu avec emphase : « Comment ! toi qui es juif, tu me demandes à boire à moi qui suis une femme samaritaine ? » (*Jn* 4, 9) Ceux qui recherchaient des accusations susceptibles de discréditer Jésus, la chose la plus blessante qu'ils aient trouvée, c'était de le qualifier de « possédé » et de « Samaritain » (*Jn* 8, 48). Par conséquent, cette rencontre miséricordieuse entre un Samaritain et un Juif est une interpellation puissante qui s'oppose à toute manipulation idéologique, afin que nous puissions élargir notre cercle pour donner à notre capacité d'aimer une dimension universelle capable de surmonter tous les préjugés, toutes les barrières historiques ou culturelles, tous les intérêts mesquins.

84. Enfin, je me souviens que, dans un autre passage de l'Évangile, Jésus dit : « J'étais un étranger et vous m'avez accueilli. » (*Mt* 25, 35) Jésus pouvait prononcer ces mots parce qu'il avait un cœur ouvert faisant siens les drames des autres. Saint Paul exhortait : « Réjouissez-vous avec qui est dans la joie,

pleurez avec qui pleure. » (*Rm* 12, 15) Lorsque le cœur adopte cette attitude, il est capable de s'identifier à l'autre, peu importe où il est né ou d'où il vient. En entrant dans cette dynamique, il fait finalement l'expérience que les autres sont « sa propre chair » (*Is* 58, 7).

85. Pour les chrétiens, les paroles de Jésus ont encore une autre dimension, transcendante. Elles impliquent qu'il faut reconnaître le Christ lui-même dans chaque frère abandonné ou exclu (cf. *Mt* 25, 40.45). En réalité, la foi fonde la reconnaissance de l'autre sur des motivations inouïes, car celui qui croit peut parvenir à reconnaître que Dieu aime chaque être humain d'un amour infini et qu'il lui confère ainsi une dignité infinie. À cela s'ajoute le fait que nous croyons que le Christ a versé son sang pour tous et pour chacun, raison pour laquelle personne ne se trouve hors de son amour universel. […]

86. Parfois, je m'étonne que, malgré de telles motivations, il ait fallu si longtemps à l'Église pour condamner avec force l'esclavage et les diverses formes de violence. Aujourd'hui, avec le développement de la spiritualité et de la théologie, nous n'avons plus d'excuses. Cependant, il s'en trouve encore qui semblent se sentir encouragés, ou du moins autorisés, par leur foi à défendre diverses formes de nationalismes, fondés sur le repli sur soi et violents, des attitudes xénophobes, le mépris, voire les mauvais traitements à l'égard de ceux qui sont différents. La foi, de par l'humanisme qu'elle renferme, doit garder un vif sens critique face à ces tendances et aider à réagir rapidement quand elles commencent à s'infiltrer. C'est pourquoi il est important que la catéchèse et la prédication incluent plus directement et clairement le sens social de l'existence, la dimension fraternelle de la spiritualité, la conviction de la dignité inaliénable de chaque personne et les motivations pour aimer et accueillir tout le monde.

[…]

286. Dans ce cadre de réflexion sur la fraternité universelle, je me suis particulièrement senti stimulé par saint François d'Assise, et également par d'autres frères qui ne sont pas catholiques : Martin Luther King, Desmond Tutu, Mahatma Mohandas Gandhi et beaucoup d'autres encore. Mais je

voudrais terminer en rappelant une autre personne à la foi profonde qui, grâce à son expérience intense de Dieu, a fait un cheminement de transformation jusqu'à se sentir le frère de tous les hommes et femmes. Il s'agit du bienheureux Charles de Foucauld.

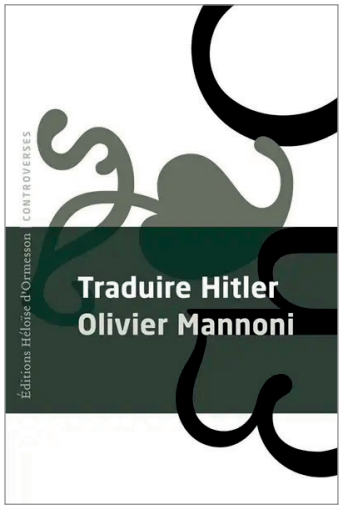
287. Il a orienté le désir du don total de sa personne à Dieu vers l'identification avec les derniers, les abandonnés, au fond du désert africain. Il exprimait dans ce contexte son aspiration de sentir tout être humain comme un frère ou une sœur, et il demandait à un ami : « Priez Dieu pour que je sois vraiment le frère de toutes les âmes. » Il voulait en définitive être « le frère universel ». Mais c'est seulement en s'identifiant avec les derniers qu'il est parvenu à devenir le frère de tous. Que Dieu inspire ce rêve à chacun d'entre nous. Amen ! ■

***Fratelli tutti* n° 80-86 ; 286-287**
Lettre encyclique sur la fraternité et l'amitié sociale
Pape François, 3 octobre 2020

Un livre, un auteur

Olivier Mannoni, *Traduire Hitler*, éd. Héloïse d'Ormesson, 2022, 128 p.

Bernard Michollet



Lorsqu'en 2021, est paru *Historiciser le mal : une édition critique* de *Mein Kampf*[1], les éditorialistes se sont perdus en conjectures sur l'opportunité de publier cette nouvelle traduction française de la bible du nazisme. Il devient alors intéressant d'entendre le traducteur responsable des dix années de travail qui l'ont permise. Oui, pourquoi remuer ce passé terrifiant ?

Dans son petit essai, *Traduire Hitler*, Olivier Mannoni partage les raisons qui l'ont conduit à s'emparer du « fétiche maléfique » (p. 14). Presque un siècle après la publication par Hitler de *Mein Kampf*[2], il ne s'agit plus de rendre digestes les quelque 700 pages d'allemand lourd duquel « l'antisémitisme […] suinte par toutes les phrases » (p. 13). Il faut les rendre à leur teneur « [accompagnées] par un appareil critique solide établi par des historiens » (p. 11).

Olivier Mannoni, issu d'une famille germaniste, devenu traducteur, explique comment il a été très vite confronté à une littérature montrant à quel point « les Allemands s'étaient […] laissés séduire par la formidable machine

1. Florent Brayard, Andreas Wirsching (dir.), *Historiciser le mal : une édition critique de* Mein Kampf. *Nouvelle traduction, annotation critique, analyse historique,* Fayard, 2021, 864 p.
2. Les deux tomes de *Mein Kampf* rédigés par Hitler en 1924-1925 sont publiés en 1925 et 1926.

d'esthétique et de divertissement de Hitler » (p. 22). Traduire l'innommable des crimes de toutes sortes le fait « [toujours frissonner…] de désarroi absolu face à ce dont l'humanité peut encore se rendre capable » (p. 24). Après avoir, sur commande, traduit durant deux ans *Mein Kampf*, l'éditeur lui demande de reprendre le travail à partir du mauvais texte sorti des mains du futur Führer. Quatre nouvelles années « dans les galeries putrides de *Mein Kampf* » (p. 35).

Le projet n'était pas anodin puisqu'il a provoqué une « tempête » (p. 36) dans le monde politique et médiatique français. À partir de la fin 2015, les historiens spécialistes de la question entrent alors dans le débat pour expliquer que ce texte n'est pas le programme détaillé que l'on croit mais « le révélateur d'une immense crise politique non seulement allemande, mais européenne ». Cette traduction doit « conduire à cesser de rejeter Hitler et *Mein Kampf* dans le pathologique et le démonologique » (p. 47). Olivier Mannoni montre à quel point la polémique française autour de *Mein Kampf* justifiait l'actualité de l'édition critique.

L'auteur décrit le « bourbier » (p. 56) qu'est devenue la langue allemande, « réduite à un jargon où des formules […] avaient peu à peu remplacé le langage courant » (p. 58), langue victime des « principes démagogiques du langage » (p. 59). L'entreprise nazie est d'abord un travail de désarticulation logique, de mutilation et de perversion du langage et de la culture par une imprégnation intentionnelle de violence et d'idéologie criminelle. La traduction doit rendre que « les mots n'étaient plus au service de la réflexion rationnelle [mais] des armes » (p. 63) ; « l'idiome nazi ne s'est pas contenté d'infecter, de tordre, de détourner la langue allemande à son profit : il en a aussi fait un outil de duplicité soigneusement agencé » (p. 67). La « langue nazie » (p. 68) se caractérise par « l'euphémisme, […. le] détournement de termes courants [et] la création de mots polysémiques » (p. 70) au service de l'occultation du crime. Pour « comprendre comment (…)

L'ENTREPRISE NAZIE EST D'ABORD UN TRAVAIL DE DÉSARTICULATION LOGIQUE, DE MUTILATION ET DE PERVERSION DU LANGAGE.

fonctionne » ce « langage fallacieux », il faut « traduire ce texte à l'état brut » (p. 74). Finalement, « traduire Hitler, […] ce n'est pas traduire de l'allemand » (p. 76-77). C'est à rendre compte de cette nouvelle langue – qui s'est constituée insidieusement sur trois décennies – que s'est attelé le travail de traduction d'« un livre tissé de mensonges » (p. 87), explique Olivier Mannoni. Il montre que la guerre est d'abord culturelle.

Tel est l'enjeu. Selon lui, en France, depuis la fin des années 1960, certains courants d'idées ont « des ressemblances frappantes avec ce que l'on a appelé la Révolution conservatrice dans l'Allemagne de l'après-Première Guerre mondiale » (p. 97). Ils se répandent largement depuis trente ans *via* « la rhétorique de l'extrême droite xénophobe » (p. 100) et « la théorie du grand remplacement » (p. 102) que l'on trouve dans le discours d'anciens nazis en 1946 parce qu'elle est déjà présente dans *Mein Kampf.* La « résurgence » de cette « thèse d'origine nazie » (p. 106) s'accompagne de « phénomènes rappelant les années 1930 en Allemagne » (p. 109). « Ces échos bruns et lugubres […grignotent] une partie notable de notre réalité intellectuelle et politique […] s'insinuent dans nos vies quotidiennes et y sapent lentement les valeurs avec lesquelles nous vivions depuis la guerre. » (p. 111)

« Le langage est la force de la démocratie », qu'il « soit perverti, et c'est la démocratie elle-même qui se distord ».

La diffusion de « la confusion généralisée du discours politique » (p. 120) structure « un réseau de petites galeries pernicieuses qui sapent lentement notre démocratie ». Or, « le langage est la force de la démocratie », qu'il « soit perverti, et c'est la démocratie elle-même qui se distord » (p. 122-123). « Traduire Hitler, c'est (…) s'armer contre ses épigones contemporains. » (p. 124)

Lorsqu'elle affirme que « quiconque prend la race, ou le peuple, ou l'État, ou la forme de l'État, […] et les divinise par un culte idolâtrique, [il] renverse et fausse l'ordre des choses créé et ordonné par Dieu », la lettre encyclique

Mit brennender Sorge[3] de Pie XI manifeste son actualité. Avec presque un siècle de distance, la pertinence de son jugement ne peut qu'être un encouragement à lire l'essai d'Olivier Mannoni, véritable signal d'alerte pour notre époque. ■

3. L'encyclique de Pie XI contre le nazisme, *Mit brennender Sorge* [Avec une vive/brûlante inquiétude/angoisse], datée du 14 mars 1937 fut lue dans toutes les églises allemandes le dimanche des Rameaux, 21 mars.

Bulletin d'abonnement ou de réabonnement

à renvoyer à :
MISSION DE FRANCE / LETTRE AUX COMMUNAUTÉS – BP 101 – 94171 LE PERREUX-SUR-MARNE CEDEX

Nom .....

Prénom .....Année de naissance .....

Adresse .....

.....

.....

Code postal .....Ville .....

E-mail .....

Téléphone .....

Abonnement * ❑ Réabonnement * ❑
* Mettez une croix dans les cases correspondantes

- **Lettre aux Communautés ❑ ordinaire : 45 € ❑ de soutien : 50 €**
- **Offre pour les moins de 35 ans non abonnés ❑ 20 €**

Je fais un don de :

..... **€**

Joindre au bulletin votre chèque, libellé à l'ordre de « MDF - Lettre aux Communautés ».
Le chèque de don doit être séparé de celui correspondant au réabonnement. Faire deux chèques séparés.
Ci-joint un chèque de : ..... €

Legs : Le don de la vie... en héritage

La Mission de France est habilitée à recevoir des dons, donations, legs et assurances vie. Pour que continue la présence d'Église qu'assure la Communauté Mission de France dans le monde d'aujourd'hui, vous pouvez léguer tout ou partie de vos biens, étant respectés les droits des héritiers réservataires.
Association diocésaine, la Mission de France est exonérée de tous droits de mutation, que ce soit au titre d'une succession ou d'une donation.

N'hésitez pas à contacter l'économe de la Communauté
Mission de France : M. Luc Feillée au 01 43 24 79 58

LETTRE AUX COMMUNAUTÉS

Communauté Mission de France
BP 101 - 3, rue de la Pointe - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex
Tél : 01 43 24 95 95 **Fax :** 01 43 24 79 55 **Courriel :** secretariat@missiondefrance.fr
Site : www.missiondefrance.fr

Directeur gérant : Henri VÉDRINE **Responsable :** Nicolas RENARD

Comité de rédaction : Henri VÉDRINE, Nicolas RENARD, Bénédicte DU CHAFFAUT, Bernard MICHOLLET, Guy PASQUIER, Gersende de VILLENEUVE, Christophe ROUCOU, Christian PIAN
Relecture : Marie FEILLÉE, Bernard MICHOLLET

Abonnements : Secrétariat Mission de France **Photos :** Communauté Mission de France

Réalisation : Sylvain SISMONDI - Agence Com&Sens - 30, boulevard du Roi - 78000 Versailles - www.cometsens.net

Secrétaire de rédaction : Sylvain SISMONDI **Conception graphique :** Mathilda OUDIZ (Agence Kaolin)

Mise en page : Sophie GAVOUYÈRE **Correction :** Matthieu GOURRIN

Impression : Fidesprint - Dépôt légal n° 469 / N° commission paritaire : 1126 G 85660

En définitive, la fraternité est un impératif pour ce monde dans lequel nous vivons aujourd'hui, un monde qui inévitablement s'ouvre en acceptant la confrontation. La fraternité, il faut la construire et ne jamais cesser de vouloir la construire.

J.-U. Boukanga Serpende



Communauté Mission de France
BP 101 - 94171 Le Perreux-sur-Marne Cedex
Tel : 01 43 24 95 95 - Fax : 01 43 24 79 55
secretariat@missiondefrance.fr - missiondefrance.fr